

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

[Le] fils naturel [Document électronique] / Alexandre Dumas fils

PROLOGUE SCENE I

p33

*chez Clara. -chambre très simple, mais
confortable. -porte au fond, à gauche, donnant
sur l' escalier. -porte latérale, donnant à
gauche dans la chambre de Madame Gervais ; à
droite, dans la chambre de Clara. -cheminée au
fond. -meubles d' acajou. -métier à
tapisserie, etc.*

Lucien, Madame Gervais.

Lucien, *entrant*.

bonjour, Madame Gervais.

Madame Gervais.

Bonjour, Monsieur Lucien.

Lucien.

Comment va l' enfant ?

Madame Gervais.

L' enfant va mieux, beaucoup mieux. Vous vous êtes
dérangé exprès pour venir savoir des nouvelles de
notre petit Jacques ? C' est bien aimable à vous.

p34

Lucien.

Je n' avais pas grand chemin à faire, puisque
j' habite la maison.

Madame Gervais.

Dont vous êtes propriétaire, ce qu' on ne
soupçonnerait pas, si on ne devait l' apprendre que
par vos quittances. Il faut les demander trois fois
pour que vous les donniez.

Lucien.

C' est si ennuyeux, de payer son terme ! Et puis on ne

se gêne pas entre amis.
Madame Gervais.
Entre amis ? Comme vous y allez !
Lucien.
Est-ce que votre nièce n' a pas d' amitié pour moi ?
Elle aurait tort, car j' ai, moi, beaucoup d' amitié
pour elle.
Madame Gervais.
Ce qu' il y a de certain, c' est qu' elle est plus
votre amie que les gens qui se disent les vôtres
et vous font mener la vie que vous menez.
Quelle vie donc, Madame Gervais ?
Madame Gervais.
Je parie que vous rentrez chez vous dans ce
moment-ci.
Lucien.
Oui, je rentre.
Madame Gervais.
à onze heures du matin !
Lucien.
Cela prouve que je suis sorti de bonne heure.
Madame Gervais.
En cravate blanche et en bas de soie ! Cela prouve
que vous n' êtes pas rentré hier au soir.

p35

Lucien.
Je l' ai oublié.
Madame Gervais.
Vous avez une jolie mine !
Lucien, *s' asseyant*.
il faut bien que jeunesse se passe.
Madame Gervais.
Elle se passera vite, à ce train-là.
Lucien.
Eh bien, et vous ?
Moi ?
Lucien.
Oui ; où alliez-vous, hier au soir, du côté du
faubourg Saint-Denis ?
Madame Gervais.
J' allais au faubourg Saint-Denis.
Lucien.
Quoi faire ?
Madame Gervais.
J' allais porter de la broderie au magasin qui fait
le coin du boulevard.
Lucien.
Qui avait fait cette broderie ?
Madame Gervais.
Qui ? Clara, ma nièce, vous le savez bien.

Lucien.
ça ne doit pas se vendre cher, la broderie ?
Madame Gervais.
Si les gens comme vous, qui donnent si facilement de

p36

l' argent à des femmes qui ne font rien, savaient ce qu' il faut de peine à une femme qui travaille pour gagner vingt francs, ils auraient des remords, ma parole d' honneur ! Leur seule excuse, c' est qu' ils l' ignorent.
Lucien.
Vendez-moi de la broderie, je ne demande pas mieux que d' en acheter.
Madame Gervais.
On ne vous en offre pas.
Lucien.
Puisque j' en ai besoin.
Madame Gervais.
Vous ? Et pour qui ?
Lucien.
Pour ces dames qui ne font rien. Je les solderai en marchandises au lieu de les solder en espèces ; elles seront furieuses. Non, je ne plaisante pas ; vendez-moi des cols et des manchettes, j' en ai vraiment besoin ; j' ai une commande ; je vous les payerai ce qu' ils vaudront. Donnez-moi la préférence.
Madame Gervais.
Je suis maligne, Monsieur Lucien.
Lucien.
Vous êtes femme.
Madame Gervais.
Je l' ai été tout au plus, et je vois bien que vous êtes bon.
Lucien.
Il n' y a que les imbéciles qui ne sont pas bons.
Madame Gervais.
Ce qui prouve que vous avez de l' esprit et que vous savez ce qu' on ne vous dit pas.

p37

Lucien.
Je ne sais rien.
Madame Gervais.
Ne mentez donc pas !
Lucien.
Alors, je sais tout... n' en parlons plus.
il se lève.
Madame Gervais.

Vous allez vous coucher ?
Lucien.
Non, je vais m' habiller et monter à cheval.
Madame Gervais.
Vous feriez mieux d' aller faire un bon somme.
Lucien.
Il sera temps ce soir.
Madame Gervais.
Ou demain... n' est-ce pas ? ... vous vous tuerez...
et ce sera bien bête pour un homme d' esprit.
Lucien.
J' ai une santé de fer. (*au docteur qui entre.*)
n' est-ce pas, docteur ?

PROLOGUE SCENE II

Les mêmes, Le Docteur.
Le Docteur.
Quoi ?
Lucien.
N' est-ce pas que j' ai une santé de fer ?
Le Docteur.
Vous ? Vous êtes bâti comme le pont neuf.

p38

Lucien, à *Madame Gervais*.
vous voyez bien.
Madame Gervais, *au docteur*.
je vais prévenir ma nièce que vous êtes là.
elle sort.

PROLOGUE SCENE III

Le Docteur, Lucien.
Le Docteur.
Ah ça ! Vous en tenez pour la maîtresse de la maison, vous ?
Lucien.
Moi ? Pas le moins du monde.
Le Docteur.
On le dit cependant.
Lucien.
On a tort.
Le Docteur.
Elle est gentille !
Lucien.
Oui.
Le Docteur.

Et puis elle a l' air d' une bonne petite femme.
Lucien.
Excellente ! Mais elle ne voudrait pas de moi, et
je ne songe pas à elle. D' ailleurs, elle a son mari
qu' elle adore.
Le Docteur.
Est-ce qu' elle est vraiment mariée ?

p39

Lucien.
Pourquoi pas ? Il y a des femmes mariées ! Comme
vous me regardez, mon cher docteur !
Le Docteur.
Vous devriez vous soigner, vous.
Lucien.
Vraiment !
Le Docteur.
Si fort que l' on soit, il faut se ménager un peu.
Pourquoi ne faites-vous pas un voyage ?
Lucien.
En Italie ? ...
Le Docteur.
Oui... ou bien mariez-vous.
Lucien.
Merci ! C' est trop loin ! J' aime mieux l' Italie.
(à Clara qui entre.) bonjour, madame ; comment
vous portez-vous aujourd' hui ?

PROLOGUE SCENE IV

Les mêmes, Clara.
Clara.
Très bien. Je vous remercie, Monsieur Lucien.
Lucien.
L' enfant est donc mieux ?
Clara.
Nous verrons ce que le docteur dira.
Le Docteur.
Il a dormi ?

p40

Clara.
Très bien.
Le Docteur.
C' est un bon signe... je vais le voir.
il sort par la droite.

PROLOGUE SCENE V

Clara, Lucien.

Clara, *se disposant à suivre le docteur.*
vous permettez, Monsieur Lucien ?

Lucien.

C' est juste ; allez.

Clara.

Est-ce que vous avez quelque chose à me dire ?

Lucien.

Rien ; seulement, vous étiez triste hier.

Clara.

J' étais inquiète pour mon fils.

Lucien.

Voilà tout ?

Clara.

Oui.

Et aujourd' hui ?

Clara.

Aujourd' hui je suis moins inquiète.

Lucien.

Avez-vous des nouvelles de votre mari ?

Clara.

Je l' attends dans la journée.

p41

Allez rejoindre M Blanchard.

il lui donne la main.

Clara, *avec intérêt.*

vous avez la fièvre ?

Lucien.

Je le crois bien ! ... j' ai quatre-vingt-cinq
pulsations à la minute, seize mille pulsations de
trop par jour ; c' est joli ! J' ai fait le calcul.

Clara.

Mais alors... vous êtes malade.

Lucien, *avec indifférence.*

très malade.

Clara.

Il faut consulter ; je vais appeler le docteur.

Lucien.

C' est inutile, il ne peut rien y faire. Je sais
mieux que lui ce que j' ai.

Clara.

Qu' avez-vous ?

Lucien.

C' est bien simple : je suis le fils d' un père qui
est mort d' un anévrysme à trente ans, et d' une
mère qui est morte à vingt-trois ans d' une maladie
de poitrine. J' ai été maître de mes actions à
dix-huit ans, et de ma fortune à vingt et un, ce

qui veut dire que j' en ai encore pour un an.
Clara.
Quel enfantillage !
Lucien.
Je sais ce que je dis. Au revoir, madame.
Clara.
Mais...

p42

Lucien.
Oh ! Je vous en prie, ne me plaignez pas, et ne me conseillez pas de me soigner. Je passe ma vie à rencontrer des gens qui me disent : " comme vous avez mauvaise mine ! ... vous devriez vous soigner. Qu' est-ce que vous avez donc ? ... vous êtes tout pâle... " il y a ceux qui vous regardent, qui ne vous disent rien et dont on lit la pensée dans les yeux. C' est ce qu' on peut imaginer de plus insupportable. Je le sais bien, que je suis malade ! Je n' ai pas besoin qu' on me l' apprenne ; mais les gens bien portants sont si heureux et si fiers de montrer qu' ils se portent bien !
Clara.
Ce qu' on en dit, c' est par intérêt pour vous.
Lucien.
Allons donc ! Qui est-ce qui s' intéresse à moi ?
Clara.
Vous n' êtes pas seulement malade ; vous avez un chagrin.
Lucien.
J' en ai eu un, mais c' est fini.
Clara.
Une femme, sans doute ?
Lucien.
Naturellement. Il y a toujours une femme dans le chagrin d' un homme de mon âge.
Clara.
Et, pour vous étourdir...
Lucien.
J' ai passé les nuits... j' ai joué, et j' ai voulu en aimer d' autres. Je n' ai pas oublié... et je me suis tué... c' est toujours ça.
Clara.
Vous n' avez donc personne qui vous aime ?

p43

Lucien.

J' ai cinquante mille livres de rente ; on ne peut pas tout avoir.

Clara.

Il y a cependant de bonnes femmes.

Lucien.

Il y a vous. Voulez-vous m' aimer ?

Clara.

Monsieur Lucien...

Lucien.

C' est une simple plaisanterie, et qui n' est pas du meilleur goût, encore ; mais il faut bien rire un peu. Si, dans l' année qui me reste, je puis vous être bon à quelque chose, ne vous gênez pas. Et dire que j' aurais pu trouver une femme comme vous, en entrant dans la vie ! Je ne vous aurais peut-être pas appréciée ; les hommes sont si bêtes. A-t-on apporté des joujoux à l' enfant, hier au soir ?

Clara.

Oui. Il a deviné qu' ils venaient de vous. Je vous remercie bien.

Lucien.

Ce cher petit ! Il est gentil comme un coeur. Allez le retrouver. (*au docteur, qui reparaît.*) au revoir, docteur. Des viandes rôties, n' est-ce pas ? Pas d' émotions, et un voyage en Italie !

Le Docteur.

Oui, mauvais sujet.

Lucien, à Clara.

vous permettez que je vienne vous dire bonsoir, madame ?

Clara.

Tant que vous voudrez. (*Lucien sort.*) pauvre enfant !

PROLOGUE SCENE VI

p44

Clara, Le Docteur.

Le Docteur.

Vous le plaignez, madame ?

Clara.

Il est très malade.

Le Docteur.

Oui ; mais il ne veut pas en convenir, et il passe toutes les nuits. Il faut que la machine humaine soit bien solide, pour que ce garçon ne soit pas enterré depuis longtemps. Il tombera tout à coup,

et ne se relèvera plus.
Clara.
Il le sait bien.
Le Docteur.
Vraiment ?
Clara.
Il disait tout à l' heure qu' il serait mort dans un an.
Le Docteur.
Il se trompe.
Clara.
N' est-ce pas ?
Le Docteur.
Il sera mort dans six mois. Si assuré qu' il soit de mourir, l' homme, malgré lui, se croit toujours plus de temps à vivre qu' il n' en a réellement. La vie est la dernière habitude qu' on veut perdre parce que c' est la première qu' on a prise.
Clara.
C' est affreux !
Le Docteur, *machinalement*.
c' est triste...

p45

Clara.
Je n' ose plus vous questionner sur mon enfant.
Le Docteur.
Celui-là n' a rien à craindre.
Clara.
Faut-il vous croire ?
Le Docteur.
Donnez-lui un bon potage aujourd' hui, un peu de volaille demain-et laissez-le faire, voilà tout ce que je puis vous dire.
Clara, *lui remettant quelques pièces d' argent*.
voici, docteur, le prix des visites que vous avez bien voulu nous faire ; mais, avec cet argent, je ne paye pas tout ce que je vous dois. Dès que l' enfant pourra sortir, nous irons ensemble vous remercier.
Le Docteur.
Alors, je vous attends dans trois ou quatre jours au plus tard.
Clara.
Merci pour cette bonne promesse.
Le Docteur.
J' ai l' honneur de vous saluer, madame.
Clara.
Au revoir, docteur.
le docteur sort.

PROLOGUE SCENE VII

Clara, Madame Gervais.
Clara, à *Madame Gervais*.
Charles doit revenir aujourd' hui. Il dînera
peut-être ici. Tu sais ce qu' il aime ?

p46

Madame Gervais.
Sois tranquille. Je vais préparer un bon petit dîner.
J' ai justement mis le pot-au-feu pour Jacques.
-vous dînerez à six heures ?
Clara.
Probablement.
Madame Gervais.
Laisse-moi faire.

PROLOGUE SCENE VIII

Les mêmes, Aristide.
Aristide, *ouvrant la porte*.
peut-on entrer ?
Clara.
Comment ! C' est toi, Aristide ? Que je suis
contente de te voir !
Aristide.
Aristide lui-même ! -bonjour, Gervaise. Vous ne
changez pas, vous !
Madame Gervais.
Vous ne vous en allez pas tout de suite ? ...
Aristide.
Non.
Madame Gervais.
Alors, je vais au marché et je reviens.
elle sort.

PROLOGUE SCENE IX

Aristide, Clara.
Aristide, à *Clara*.
regarde-moi un peu. On peut toujours te tutoyer ?

p47

Clara.
Oui.
Aristide.
Ne te gêne pas, si ça doit contrarier quelqu' un.

Clara.
Personne, mon cher Aristide. Tous les gens qui me connaissent savent que je t' aime comme mon frère.
Aristide.
Tu parais contente ?
Clara.
Tu arrives dans un bon jour.
Aristide.
Est-ce qu' il y en a de mauvais ?
Clara.
Il y en a toujours de moins bons les uns que les autres.
Aristide.
Et le moutard ?
Clara.
Il va bien maintenant.
Aristide.
Il a été malade ?
Clara.
Oui, un gros rhume.
Aristide.
Tu as dû être inquiète ?
Clara.
J' ai passé quelques nuits.
On pourra le voir ?
Clara.
Il est là.

p48

Aristide.
Et le père ?
Clara.
Il revient aujourd' hui même.
Je m' explique l' air joyeux. Il était donc en voyage ?
Clara.
Depuis six semaines.
Aristide.
Alors, il n' y a rien de nouveau dans ta vie ?
Clara.
Rien. Et dans la tienne ? Ton père d' abord ?
Aristide.
Il est toujours teinturier ; mais...
Clara.
Quoi donc ?
Aristide.
Tel que tu me vois, je viens à Paris chercher des papiers pour...
Clara.
Pour te marier ? Et qui épouses-tu ?
Aristide.

J' épouse l' étude... (*se reprenant.*) j' épouse
la fille du père Chauveau.
Clara.
De ton patron, alors ?
Aristide.
Justement.
Clara.
Autant que je puis me le rappeler, elle était jolie.

p49

Aristide.
Elle l' est toujours, en plus fort ; elle a le nez
retroussé, je ne déteste pas ça, ces petits nez
qui remuent quand la bouche parle : c' est gai, ça
anime une figure ; et elle se porte bien ; une
santé de province, elle est un peu grasse. Mais,
quand on aime une femme, plus il y en a... et elle
est honnête, et il ne faut pas qu' on plaisante sur
l' amour, elle se met à pleurer. Si elle m' entendait !
Clara.
Tu l' aimes ?
Aristide.
Moi ? Je l' adore. Elle va me donner de gros enfants,
ronds comme des pommes ; elle va les nourrir
elle-même ; et elle tiendra bien la maison, et il
y aura beaucoup de linge dans les armoires, et elle
fera des confitures pour l' hiver : c' était bien la
femme que j' avais rêvée.
Clara.
Et le père Chauveau n' a pas fait de difficultés ?
Aristide.
C' est lui qui me l' a offerte. Il a vu que nous nous
aimions. C' était bien visible ; nous faisions de la
grosse poésie le soir, du lord Byron au kilo ;
nous poussions des soupirs à rouiller les serrures.
Elle a dit à son père : " je l' aime, je veux
l' épouser ! " le père a répondu : " c' est bien,
épouse-le. " il m' a pris à part, il m' a dit :
" mon garçon, je te donne ma fille, et je te vends
mon étude la moitié de ce qu' elle vaut ; tu me la
payeras quand tu pourras. " nous nous sommes
embrassés. J' ai couru annoncer la chose au père
Fressard, qui a dit : " c' est ainsi ? On veut
m' humilier ? Eh bien, attends un peu ! " et il m' a
aligné quarante mille francs ! Qui est-ce qui se
serait douté de ça ? Est-ce assez vicieux, la
teinturerie ! Mais parlons de toi, car c' est pour
toi que je suis venu. Je t' aime toujours bien.

p50

Clara.

Je le sais, mon bon Aristide.

Aristide.

Ta mère m'aimait bien aussi. Pauvre bonne femme !

Je la vois encore à Tours, dans sa petite boutique

de mercerie, à côté de la boutique de mon père.

Barbotions-nous assez dans l'indigo ! Quelles
calottes je recevais ! Et le chien de l'épicier que
nous avions teint moitié rouge, moitié vert.

était-il furieux, l'épicier ! Est-ce loin ! Est-ce

près ! Et puis, un jour, la mauvaise chance est

venue. Ta pauvre mère est tombée malade ; elle est

morte ; il a fallu vendre le petit fonds, et gagner

sa vie. Tu es restée avec ta tante Gervais. C'est

une brave femme ; mais elle ne voit pas beaucoup

plus loin que le bout de son nez. Tu as dû te mettre

à travailler chez les autres. Tu avais déjà seize

ans ! Moi, je faisais mon droit à Paris, avec

soixante-quinze francs par mois pour tout potage,

tirant le diable par la queue, ne mangeant pas tous

les jours, mais croyant à l'avenir, ce pâtissier

fantastique qui vous fait sauter par-dessus le

présent, en vous montrant des galettes qui vous

cassent les dents quand on les mange. Nous nous

sommes perdus de vue, et je t'ai retrouvée il y a

quatre ans, à Paris, tu sais dans quelles

circonstances. Pauvre chère ! Enfin, es-tu heureuse ?

Clara.

Aussi heureuse que je puis l'être.

Aristide.

Ce n'est pas une réponse. Le père de Jacques,

comment se conduit-il ?

Clara.

Bien.

Aristide.

Il t'aime toujours ?

p51

Clara.

Toujours.

Aristide.

Et il aime son fils ?

Clara.

Il l'aime.

Aristide.

L'a-t-il reconnu ?

Clara.

Non.

Aristide.

Pourquoi ?

Clara.
à cause de sa famille.
Aristide.
Ce n' est pas une raison pour un honnête homme.
Clara.
Il le reconnaîtra, il me l' a promis.
Aristide.
Et, en attendant, a-t-il assuré votre sort à tous
les deux ?
Clara.
Je ne lui ai jamais rien demandé.
Aristide.
Comment vis-tu, alors ?
Clara.
Je travaille.
Aristide.
Et cet homme permet, dans sa position, que tu
travailles pour élever son fils ?
Clara.
Bien des fois, il m' a offert, il m' a apporté de
l' argent, je l' ai toujours refusé. C' est bien assez
d' accepter, au

p52

jour de l' an, à ma fête, ou à la fête du petit, les
cadeaux qu' il croit devoir nous faire. C' est lui
qui m' a donné tout ce qu' il y a ici ; et j' y serais
mal à mon aise, si je ne savais qu' il s' y trouve
mieux, quand il y vient, que dans les simples
meubles que je pourrais avoir.
Aristide.
Tu as eu tort d' être si délicate.
Clara.
Aristide !
Aristide.
Certainement. Tu n' as pas de fortune, il en a ;
c' est à lui de prendre soin de son enfant.
Clara.
Cet enfant coûte si peu de chose ! Il me semble qu' il
est encore plus à moi, ne dépendant que de moi
seule ; tant que je pourrai suffire seule à nos
simples besoins, je n' aurai recours à personne.
Je ne voudrais pas que Charles pût supposer un
moment qu' il y a eu calcul de ma part. Je crois
qu' il m' aime, je veux qu' il m' estime.
Aristide.
Il ne t' en estimerait pas moins, et il t' aimerait
davantage si tu lui rappelais de temps en temps les
devoirs auxquels la paternité oblige. Tu l' habitues
à vous oublier tous les deux, et un beau jour ! ...
je n' ai pas grande confiance dans ce M Sternay,

moi. Je n' ai pas grande confiance dans les gens
qui ne travaillent pas, et qui, en venant au monde,
trouvent leur vie toute faite. L' oisiveté des
hommes comme lui, c' est la perte des femmes comme
toi. Je l' ai aperçu quelquefois quand il se
promenait autour du château de sa mère ; je le
voyais venir à la ville avec son précepteur, quand
il était plus jeune ; il mettait trop bien sa
cravate à quinze ans, et il s' occupait déjà trop de
chevaux et de chiens pour qu' il lui soit venu
beaucoup de coeur dans ces occupations-là. Qu' un
homme du monde

p53

qui dépend de sa famille n' épouse pas tout de suite
la jeune fille dont il a un enfant, ce n' est déjà
pas bien ; mais, quand l' enfant a... quel âge a
l' enfant ?

Clara.

Trois ans.

Aristide.

Mais, quand l' enfant a trois ans... c' est vrai,
il y a trois ans que j' ai été le déclarer à la
mairie : le 5 février 1816 ; comme le temps passe !
Eh bien, je disais que, quand l' enfant a trois ans,
que le père ne l' ait pas encore reconnu, lorsque
la mère se conduit comme tu le fais, voilà ce que
je n' admetts pas. Si M Sternay mourait demain,
d' une chute de cheval ou de n' importe quoi,
qu' est-ce que tu deviendrais avec un enfant sans
fortune et sans nom ? étais-tu une honnête fille
quand il lui est venu idée de s' occuper de toi ?
-oui, n' est-ce pas ? -eh bien, il y a des
situations qui engagent toute la vie d' un homme.
Tant pis pour lui ! Un homme de vingt-sept ans n' est
plus un bambin ; il sait ce qu' il fait. Voilà un
monsieur qui vient passer trois mois d' été dans le
château de sa mère, parce qu' il n' a plus d' argent
pour rester à Paris. Au bout d' un mois d' une
existence purement matérielle, des idées d' amour lui
passent par l' esprit. Le château est à quinze lieues
de la ville ! Pas une femme jeune à qui faire la
cour, rien que des duègnes à lunettes et à robe
amarante grignotant une partie de whist dans un
grand salon à boiseries grises. Ce n' est pas
gai-je le veux bien-mais ce n' est pas ta faute.
Un jour, ce monsieur traverse la lingerie, pour
aller prendre des instruments de pêche dans un
grenier, et il aperçoit une jeune fille qui coud
près d' une fenêtre. à quoi tient la destinée !
Madame Sternay avait demandé une ouvrière à la

ville pour raccommoder son linge ; -on t' avait envoyée là. Trente sous par jour, la nourriture et le logement pendant un mois ; tu ne pouvais pas laisser

p54

échapper une pareille aubaine, et puis c' était une maison honorable ! M Sternay avait pour lui la jeunesse, l' esprit, l' élégance, l' entraînement et l' éloquence que donnent à un homme de vingt-sept ans la vie de la campagne et une occasion comme celle qu' il rencontrait. Tu étais seule au monde, tu as aimé, tu as cédé ; tu n' es pas la première. Aujourd' hui, ce n' est plus cela ; tu as un enfant : tu vis comme une honnête femme ; il faut que ton enfant ait un sort, il faut surtout qu' il ait le nom de son père. Je suis le parrain de l' enfant ; je n' ai pu lui donner qu' un nom de baptême, c' est à M Sternay de lui donner un nom de famille. Veux-tu que j' aille trouver M Sternay ?

Clara.

Jamais !

Aristide.

Parce que ? ...

Clara.

Parce que je ne veux forcer en rien la volonté de Charles.

Aristide.

Si tu avais cent mille livres de rente, crois-tu que tu aurais besoin de forcer sa volonté pour qu' il t' épousât ? -non, n' est-ce pas ? Eh bien, quand un homme n' a à reprocher à la mère de son fils que de ne pas avoir cent mille livres de rente, son devoir est de l' épouser comme si elle les avait.

Clara.

Malheureusement, mon cher Aristide, Charles n' est pas maître de toutes ses actions.

Aristide.

Il n' est maître que des mauvaises, je le vois bien.

Clara.

Tu le juges mal. S' il ne dépendait que de lui seul, je serais sa femme depuis longtemps.

p55

Aristide.

Il te l' a dit ?

Clara.

Bien des fois. Et si j' avais cent mille livres de rente, comme tu le disais tout à l' heure, ce

mariage se ferait tout de suite, ce n' est pas douteux parce que la famille ne pourrait pas m' accuser de calcul. Quand une pauvre fille, qui a commis une faute avec un homme d' une position supérieure à la sienne, est épousée par cet homme, on ne dit pas : " elle a été confiante ; " on dit : " elle a été adroite. " je ne suis pas une fille adroite et je ne veux pas qu' on le dise.

Aristide.

Alors, sais-tu ce qui arrivera ? Il arrivera qu' un beau jour M Sternay te plantera là, toi et ton fils, et ce sera bien fait.

Clara.

Tu ne le connais pas.

Aristide.

Elles sont toutes les mêmes, chaque femme se croit une exception et se figure qu' il ne lui arrivera jamais ce qui est arrivé aux autres. -va demander aux rivières et aux marchands de charbon comment ont fini des milliers de jeunes filles qui parlaient comme toi, sans compter celles qui ont mieux aimé vivre, Dieu sait comment.

Clara.

Celles-là n' avaient pas, comme moi, un enfant à aimer ; j' en ai un, et, quoi qu' il arrive, je vivrai pour lui comme pour moi, honorablement. Ce que j' ai de mieux à faire, c' est de me fier à la délicatesse de Charles, qui m' aime, quoi que tu dises. Toutes les fois qu' il a un chagrin, une difficulté avec sa mère, qui est très sévère pour lui, il vient me le conter. Il m' apporte toutes ses

p56

tristesses : quelle plus grande preuve d' estime peut-il me donner ? Non, je le connais. C' est un homme faible ; mais c' est un honnête homme. Et puis je l' adore, voilà mon excuse dans le passé, voilà mon espérance pour l' avenir. Enfin c' était à moi de ne pas l' écouter, si je n' avais pas confiance en lui. Que gagnerais-je à me faire exigeante et à irriter sa mère contre moi ? Non, patientons, procédons par la douceur, qu' il n' ait rien à nous reprocher, tout est là. D' ailleurs, je n' ai d' autres droits que ceux qu' il veut bien me donner. Avec le temps, Charles verra qu' on l' aime ici, et ne pourra plus se passer de nos affections. En attendant, tu vas voir que je suis fine : je lis, j' apprends, je m' instruis ; je m' élève autant que possible à la hauteur de la position que je rêve dans un avenir lointain. Il ne faut pas qu' il puisse rougir de sa femme. Mon éducation a été fort négligée,

je la recommence pour faire celle de mon fils. Tu ne saurais croire quels charmes je trouve dans le développement, par moi-même, de mon intelligence attardée. Chaque fois que Charles me revoit, il me retrouve plus savante, il prend plus de plaisir à causer avec moi, et je sens bien que son amour-propre est flatté. Que te dirai-je enfin ? Je travaille, je prends soin du petit ; nul ne me connaît ; je ne fais de mal à personne ; je vis ici avec ma tante, qui nous soigne toujours mieux que ne ferait une étrangère ; mon fils grandit, il est sauvé, il est intelligent, il m' aime, j' espère : ne me retire pas ma confiance, laisse-moi croire encore au bien, et à la grâce de Dieu !

Aristide.

N' en parlons plus ! Tu m' écriras de temps en temps pour me donner de tes nouvelles, et tout à toi de loin comme de près, plus tard comme aujourd' hui.

Clara.

Est-ce que tu repars bientôt ?

p57

Aristide.

Ce soir ; Victoire m' attend. Elle m' a dit : " je compterai les minutes. " tu m' écriras.

Clara.

Et si ta femme est jalouse ?

Aristide.

Elle sait que je te connais et que je suis venu te voir ; je ne lui cache rien. " vous avez raison, m' a-t-elle dit, et faites tout ce que vous pourrez pour cette brave fille. "

Clara.

Alors, si j' ai besoin de toi ?

Aristide.

Maître Fressard, successeur de maître Chauveau, notaire à Châteauroux (Indre). Maintenant où est le mioche ?

Clara, *ouvrant doucement la porte de droite.*
dans ma chambre.

Aristide, *regardant dans la chambre.*

c' est ce monsieur qui dort avec un polichinelle dans les bras ?

Clara.

Oui.

Aristide.

Il est superbe ! Au fait, comment n' adorerait-on pas ces êtres-là ? Comme il dort ! Ne le réveillons pas ; on voit qu' il a été malade, mais ce ne sera rien.

il referme tout doucement la porte. Pendant ce

temps, Charles paraît.

PROLOGUE SCENE X

p58

les mêmes, Charles.

Charles.

Clara !

Clara, *avec un cri.*

enfin !

Charles.

Prends garde, tu n' es pas seule.

Clara, *bas.*

c' est Aristide Fressard, un bon ami à moi, un camarade d' enfance, dont tu m' as entendue parler souvent, le parrain de Jacques.

Charles, *saluant.*

monsieur...

Aristide, *de même.*

monsieur... -adieu, Clara.

Clara.

Adieu, mon ami.

Aristide sort.

PROLOGUE SCENE XI

Clara, Charles.

Clara.

Eh bien, méchant, vous m' avez laissé six semaines sans venir me voir.

Charles.

Un voyage indispensable ! Je te l' ai écrit ; tu as encore reçu une lettre de moi hier.

p59

Clara.

Je ne me plains pas ; seulement, l' enfant a failli mourir ! ... s' il était mort sans que tu l' eusses revu ! Heureusement, il n' y a plus de danger, mais j' ai eu bien peur. Viens l' embrasser, quand je t' aurai embrassé encore une fois.

(elle l' embrasse.) viens maintenant.

Charles.

Tout à l' heure ; M Fressard n' a-t-il pas dit

qu' il dormait ? D' ailleurs, j' ai à causer avec toi.

Clara.

Voyons, qu' as-tu à me dire ? Tu sais que, si je n' avais pas reçu une lettre de toi hier je partais aujourd' hui même ?

Charles.

Pour ?

Clara.

Pour le château de ta mère.

Charles.

Qui t' avait dit que j' étais là ?

Clara.

Je m' en doutais bien, c' est l' époque où tu y vas toujours. Rassure-toi ; on ne m' aurait pas vue ; je t' aurais fait savoir où j' étais, et après t' avoir embrassé, je serais repartie. Mais je parle et tu as quelque chose à me dire ; qu' est-ce que c' est ?

Charles.

Tu me promets d' être raisonnable ?

Clara.

De quoi s' agit-il ?

Charles.

Nous venons de perdre une grande partie, la plus grande partie de notre fortune, et je suis obligé de quitter la France !

p60

Clara.

Et tu vas ?

Charles.

En Amérique.

Clara.

Seul.

Charles.

Seul.

Clara.

Je pars aussi, rien ne m' attache à la France.

Charles.

Malheureusement, je ne sais dans quelle partie de l' Amérique je me fixerai. Je vais voyager beaucoup, pour recueillir les derniers débris de notre fortune, comme je l' ai fait en France et en Angleterre depuis six semaines ; car tu te trompais, je n' ai pas passé le dernier mois chez ma mère.

Clara.

C' est toi qui me l' avais dit en partant.

Charles.

Pour ne pas t' effrayer. Je n' étais pas sûr, à ce moment-là, du désastre qui nous a été confirmé depuis. Si, ce qui peut arriver, au lieu d' être ruinés aux trois quarts, nous sommes ruinés tout à fait, il va

falloir que je travaille.

Clara.

Raison de plus pour que je t'accompagne ; je travaillerai aussi. Plus tu seras malheureux, plus tu auras besoin auprès de toi de quelqu'un qui t'aime, t'encourage, te console. Où trouveras-tu un cœur qui sache mieux t'aimer que le mien ? Je bénis ce malheur, s'il nous rapproche.

Charles.

Je ne puis accepter ton sacrifice ; que deviendrait ton fils loin de toi ?

p61

Clara.

Nous l'emmènerons.

Charles.

Un enfant de trois ans, qui vient d'être malade, que ce voyage peut tuer ! Non, sois résignée ! Il est certains événements qu'il faut accepter avec toutes leurs conséquences. Je ne puis refuser à mon père et à ma mère ce qu'ils me demandent ; c'est une séparation de dix-huit mois ou deux ans au plus.

Clara.

Et tu appelles cela rien, toi ? Mon dieu ! Moi qui étais si contente ce matin !

elle pleure.

Charles, *avec mauvaise humeur.*

voyons, Clara, pas de larmes.

Clara.

Cela t'est bien facile à dire, à toi qui ne m'aimes pas ; car tu ne m'aimes pas. Aristide avait raison.

Charles.

Vous parliez donc de moi avec M Fressard ?

Clara.

Ne sait-il pas tout ?

Charles.

Je vous ai priée de parler de moi le moins possible.

Je tiens à ce que ma famille...

Clara.

Ta famille ! Tu me la jettes toujours au visage. Ton fils n'est-il pas aussi de ta famille, après tout ? Et, quand on saurait que tu as un enfant et que tu l'aimes, où serait le mal ? Est-il possible d'être plus soumise que moi ? Et, cependant, chaque fois que nous nous voyons depuis quelque temps, tu trouves une chose pénible à me dire. Comment ! Après plus d'un mois d'absence, mon enfant

p62

malade, moi inquiète, tu reviens me dire que tu pars, que je te reverrai dans deux ans et, au lieu de me consoler, tu me fais des reproches et tu attristes encore plus notre dernière entrevue ! Je ne pense qu'à toi, est-ce ma faute ? Et je ne te vois presque jamais. C'est bien le moins, quand je me trouve par hasard avec le seul ami que j'aie, que je lui parle de toi, et que, s'il me dit que tu ne m'aimes pas, je lui réponde que tu m'aimes. Charles.

J'ai tort ! Moi-même, j'ai voulu cacher le chagrin que cette séparation me cause sous une apparence de mauvaise humeur. Je ne pensais pas ce que je t'ai dit. Pardonne-moi, tu sais bien que je t'aime.

Clara.

Vrai ?

Charles.

Vrai.

Clara.

Tu vois, avec un mot comme celui-là tu me calmes ; avec cette parole-là, tu me ferais faire tout ce que tu voudrais. Tu penseras à nous, là-bas ?

Charles.

En doutes-tu ?

Clara.

Tu ne resteras pas des mois sans nous écrire ; moi, jour par jour, je te rendrai compte de ma vie ; tu le veux bien ?

Charles.

Oui.

Clara.

Le petit grandira. Tu permets que je lui parle de toi, n'est-ce pas, et que je l'habitue à t'aimer ? Car il ne te connaît pas ; il t'appelle son ami sans savoir que tu es son père. Pauvre enfant ! Deux ans sans te voir ! Si tu allais ne plus revenir !

p63

Charles.

Quand je suis parti, il y a six semaines, tu m'as dit la même chose, tu vois bien que je suis revenu.

Clara.

Mais il n'y avait que six semaines à attendre.

Deux ans, songe donc ce que c'est !

Charles.

Du courage !

Clara.

J'en aurai ; seulement, tu me promets que si, d'ici là, tes affaires vont bien, que si tu te fixes dans un pays, tu nous feras venir. En tout cas, nous

irons te chercher, quand tu reviendras, si nous n' avons pas pu être réunis auparavant.

Charles.

C' est cela.

Clara.

Et alors, nous ne nous quitterons plus, quoi qu' il arrive.

Charles.

Je te le promets.

Clara.

Quand pars-tu ?

Charles.

Demain.

Clara.

Et ce dernier jour, nous le passons ensemble ?

Charles.

Impossible. Je suis arrivé il y a une heure, j' ai d' interminables préparatifs à faire.

Clara.

Mais tu peux revenir dîner avec moi ?

p64

Charles.

Je suis attendu par un homme d' affaires.

Clara.

Moi qui me faisais une fête de ce petit dîner. Allons, adieu ! C' est moi qui te dis la première le mot de la séparation. Suis-je obéissante ? Mais embrasse-moi bien. (*elle laisse tomber sa tête sur l' épaule de Charles.*) oh ! Nos bonnes journées d' autrefois, où sont-elles ? Quand reviendront-elles ? Tu n' as pas été malheureux avec moi, n' est-ce pas ? Soigne-toi bien, ne t' expose pas ; rappelle-toi qu' il y a deux êtres qui mourraient de ta mort. Le jour où tu reviendras, nous retournerons à cette campagne où nous avons passé deux bons mois ensemble, tous les deux, sans nous quitter. Ce n' est plus la mère Honoré qui nous recevra, elle est morte, la pauvre femme ! Tu as des larmes dans les yeux ; tu es toujours bon. Pleure, mon Charles, ne fais pas le fort devant moi. C' est si bon de pleurer, dans de certains moments ! Sais-tu ce que tu pourrais permettre, si tu m' aimais bien ? Tu me laisserais t' accompagner jusqu' au Havre ; je mettrais un grand voile, personne ne me reconnaîtrait ! -tu ne veux pas ?

Charles.

Il faudrait toujours nous séparer. Voyons, chère enfant, parlons de choses sérieuses. Il ne faut pas que tu restes à Paris ; tu n' as rien à y faire ; l' air de la campagne vaudra mieux pour le petit et

pour toi-même. Il faut aller vivre à la campagne pendant que je serai absent.

Clara.

Mais, mon ami, je ne puis pas travailler à la campagne.

Charles.

Aussi je ne veux plus que tu travailles, excepté pour les soins de ton petit intérieur. J' ai fait deux parts de ce qui me reste, une pour toi, une pour moi. Je te donne la plus petite ; tu vois que je ne me gêne pas.

p65

Clara.

Je ne comprends pas du tout.

Charles.

Prends ces papiers.

Clara.

Qu' est-ce que ces papiers ?

Charles.

Tu les liras quand je serai parti.

Clara.

Non ; je veux les lire tout de suite. (*lisant.*)
un titre au porteur ! Une rente de trois mille francs ! De l' argent. Charles, tu m' abandonnes, tu aimes une autre femme !

Charles.

Tu es folle. Je t' apporte cette somme, parce qu' il est temps que je m' occupe de l' avenir de notre enfant, du passé duquel tu t' es si noblement chargée jusqu' à ce jour. Je puis être ruiné, je puis mourir, ne peux-tu pas mourir aussi ? Il faut tout prévoir ; ton fils serait donc abandonné à la charité publique ? Non. Prends cette rente, ce n' est pas l' aumône d' un amant qui s' acquitte, c' est le dépôt d' un père prévoyant. Maintenant, près de cette ferme où nous sommes allés passer deux mois, et dont tu parlais tout à l' heure, il y avait une petite maison avec un grand jardin, où tu ambitionnais alors de passer ta vie, je l' ai achetée, elle est à toi : c' est là que tu habiteras pendant mon absence (*mouvement de Clara*) ; c' est là que tu recevras mes lettres, que je viendrai te trouver à mon retour, que nous vivrons ensemble. Quand j' aurai reconstitué ma fortune et celle de ma famille, je serai quitte avec elle, et alors...

Clara.

Mon Charles !

Charles.

Tu vois bien que je pense à toi, que je t' aime toujours.

Promets-moi d' être sage, de ne pas pleurer et de partir dès demain pour cette maison ; je le désire, je le veux.

Clara.

Je ferai tout ce que tu voudras.

Charles.

Les titres de propriété de cette maison sont avec les autres papiers que je viens de te remettre. Tout est bien convenu, n' est-ce pas ?

Clara.

Oui ; mais, si l' argent que tu emportes est insuffisant, si tu te trouves dans l' embarras, tu me promets de m' aimer assez pour t' adresser à moi ; car cet argent, cette maison, tout est à toi, et il me semble que, dans un moment difficile, cet argent te porterait bonheur. Tu sais que ma vie aussi est à toi, n' est-ce pas ?

Charles.

Oui, chère enfant.

Clara.

Je t' ennuie, tu es pressé, on t' attend ? Allons, soyons forte ; viens embrasser ton enfant, et adieu. (*Charles fait un mouvement.*) ah ! Tu ne peux pas partir sans l' embrasser. (*Charles marche rapidement vers la porte de droite, l' ouvre et disparaît un instant. -Clara seule.*) je deviens folle, moi.

Charles, *reparaissant. Il est ému ; il embrasse Clara.*

adieu !

Clara.

Adieu ! (*il s' éloigne, elle le rappelle.*)

encore une fois ! Tu m' écriras dès ton arrivée au Havre ? Charles, mon ami ; allons, pars, pars donc !

Charles, *l' embrasse une dernière fois et sort en disant :*

à bientôt.

Clara tombe sur une chaise et pleure en silence, les yeux fixés sur la porte que Charles a franchie. Gervaise entre pour faire les préparatifs du couvert.

PROLOGUE SCENE XII

Gervaise.
J' ai de bonnes petites choses pour le dîner, va.
Clara, *en larmes*.
merci, ma bonne tante, je ne dînerai pas.
Gervaise.
Qu' est-ce que tu as donc ?
Clara.
Charles part pour deux ans. Il va en Amérique ;
je ne le verrai plus.
elle sanglote.

PROLOGUE SCENE XIII

les mêmes, Lucien.
Lucien, *entrant*.
vous m' avez permis de venir vous dire bonsoir,
madame. -vous pleurez ?
Clara.
Oui, j' ai un grand chagrin auquel je m' attendais pas.
Lucien.
Je m' en doutais, et c' est pour cela que je suis
venu tout de suite dès que M Sternay a été parti.
Clara.
Vous savez pourquoi je pleure, et vous connaissez
M Sternay ?
Lucien.
J' ai rencontré M Sternay plusieurs fois dans
le monde ; je savais ce qui existait entre vous et
lui. Je ne vous en ai

p68

jamais parlé, parce que vous ne m' en parliez pas ;
mais je l' ai vu venir souvent ici, et comme, excepté
lui, vous ne receviez personne, il n' était pas
difficile de deviner le reste. D' ailleurs, c' était
le secret de toute la maison. Ce qui arrive
aujourd' hui devait arriver tôt ou tard, et, depuis
quelques jours surtout, chaque fois que je venais
vous voir, je m' attendais à vous trouver dans l' état
où vous êtes.
Clara.
Alors, vous savez ce que M Sternay est venu me
dire ?
Lucien.
Il est venu vous dire qu' il part pour se marier !
Clara, *se levant*.
pour se marier ?
Lucien, *à part*.
elle ne le savait pas !

Clara, *les yeux séchés tout à coup.*
et moi qui n' avais rien deviné ! (*à Madame Gervais.*) donne-moi un châle et un chapeau.
-vous venez de me faire bien du mal sans vous en douter, Monsieur Lucien ; mais je vous remercie.
(*elle met son châle et son chapeau.*) je reviens tout de suite ; aie bien soin du petit. (*elle ramasse les papiers que Charles lui a remis.*)
s' il m' a menti, c' est un misérable !
elle sort.

ACTE I SCENE I

p69

chez Madame Sternay, à Ingouville. -salon élégant. -porte au fond donnant sur un jardin. -piano. -portes latérales.
Hermine, Jacques.
Jacques, *entrant et allant à Hermine, qui joue du piano.*
que faites-vous, mademoiselle ?
Hermine.
Vous le voyez, monsieur, je joue du piano pour me donner une contenance, puisque je vous voyais venir.
Jacques.
Où donc est madame votre tante ?
Hermine.
Elle était là tout à l' heure ; mais une lettre à laquelle il faut qu' elle réponde sans doute l' a forcée de s' absenter.
Jacques.
Une mauvaise nouvelle ?
Hermine.
J' espère que non ; cependant, cette lettre a paru la contrarier un peu.
Jacques.
Dieu veuille qu' il ne lui arrive rien de malheureux ?
Je l' aime beaucoup, votre tante.
Hermine.
Faut-il être jalouse ?

p70

Jacques.
Si vous voulez.
Hermine, *sans répondre, se met à jouer*

" rendez-moi mon léger bateau. " Jacques fredonne l' air.

vous connaissez cet air ?

Jacques.

Il est bien connu.

Hermine.

N' est-il pas charmant ?

Jacques.

Certes !

Hermine.

Ma mère le chantait quelquefois, et *fleuve du Tage.*

elle joue " fleuve du Tage.

Jacques.

Voilà un air qui me rappelle mon enfance.

Hermine.

C' est vrai, il y a des airs qui sont comme les échelons du souvenir, et à l' aide desquels nous redescendons dans notre passé le plus obscur. Tenez, il est un refrain que je ne puis jamais me rappeler sans une véritable émotion : c' est *ma bonne tante Marguerite, vous n' entendez rien à l' amour.*

quand ce refrain traverse ma mémoire, ou quand je l' entends par hasard, il recompose à l' instant tout un tableau devant mes yeux. C' était la chanson favorite de ma grand' mère, pas la marquise, pas celle qui va arriver aujourd' hui ; la marquise n' a jamais chanté ! Non ; de ma grand' mère maternelle, qui est morte il y a dix ans. Il me semble encore la voir, l' hiver, au coin d' un grand feu, avec ses beaux cheveux blancs, dont elle faisait coquettement deux rouleaux sous son

p71

bonnet à larges rubans clairs. Tout était gai en elle. Je m' asseyais à ses pieds sur un coussin ; je posais ma tête sur ses genoux et je m' endormais, bercée par cette mélodie chantée à demi voix. Pendant quelque temps, la conversation des grandes personnes, de mon père, de ma mère, de quelques amis que le soir réunissait à notre foyer, bourdonnait à mes oreilles : puis ma mère me prenait dans ses bras, et je sentais qu' elle me déposait dans mon lit. Elle m' embrassait, je l' embrassais aussi à travers mon sommeil, je marmottais ma prière, et je m' endormais tout à fait. était-ce de même pour vous ?

Jacques.

Oui ! Seulement, autant que je puis m' en souvenir, ma mère était toujours seule. Elle travaillait

auprès de mon lit ; elle me berçait avec une chanson douce et mélancolique, car elle était souvent triste ; et, comme vous, je passais de la veille au sommeil entre deux baisers.

Hermine.

Quelle chose bizarre, qu' hommes et femmes, sans nous être connus, nous ayons tous les mêmes souvenirs d' enfance !

Jacques.

C' est que l' enfance a été la même pour tout être qui a aimé sa mère et qui a été aimé d' elle.

Hermine.

Dites-moi, regrettez-vous ce temps-là ?

Jacques.

Non. J' aime mieux l' âge où je suis, où je sens, où je vois, où je comprends, où mon chagrin a une cause, où ma joie a une raison. L' enfant ne jouit de cette insouciance du premier âge qu' il ne regrette plus tard qu' en le comparant aux agitations de la vie présente. Lorsque, arrivé à la plénitude de sa force, à la maturité de sa raison, il se rend un compte exact des grandes sensations

p72

de son esprit et de son coeur, pourquoi regretterait-il un temps d' ignorance, de faiblesse, où rien n' avait de prise sur lui, ni la joie ni la douleur ? Ainsi j' étais tout enfant quand j' ai perdu mon père ; je ne me le rappelle même pas ; c' est ma mère qui me l' a dit. Pourquoi, à l' âge où votre vue me cause un bonheur si grand, regretterais-je l' âge où je ne m' apercevais pas de la mort de mon père ? Non, croyez-le bien, l' homme ne commence à vivre que lorsqu' il commence à comprendre.

Hermine.

Et cependant, moi qui ai perdu mes parents à l' âge où je pouvais déjà comprendre quelle perte immense je faisais, comment se fait-il que j' aie continué de vivre, et que j' aie fini, sinon par oublier cette double mort, du moins par me familiariser avec ce triste souvenir. N' est-ce pas là de l' ingratitude ?

Jacques.

Vous avez suivi la loi de la nature qui défend les regrets éternels. Il est pour l' homme et pour la femme une succession de devoirs à remplir qui les poussent à regarder toujours en avant et à s' habituer à l' absence de leurs plus chères affections. Le monde eût fini trop vite, si le premier enfant n' avait pu survivre à la mort de la première mère.

Hermine.

Savez-vous que la vie est effrayante avec cette certitude qu' on ne peut s' appuyer sur rien ? C' est à désespérer de tout.

Jacques.

Pourquoi ne pas profiter du jour, parce qu' on sait que la nuit viendra ? Pourquoi douter du printemps, parce qu' on prévoit l' hiver ? Pourquoi nier la vie au profit de la mort ? Vous avez dix-huit ans, j' en ai vingt-trois ; je vous aime, vous m' aimez un peu, n' est-ce pas ? Le

p73

monde est à nous. Les années nous apporteront des désenchantements ; mais elles nous apporteront aussi bien des joies ; laissons faire les années. Nous vieillirons, nous bercerons nos enfants avec des chansons qu' ils se rappelleront un jour, comme nous nous rappelions tout à l' heure celles de nos parents. Nous sommes pleins de jeunesse, de force et d' amour aujourd' hui ; un jour, nous ne serons plus bons qu' à faire un grand-papa et une grand' maman, aimés pour les sucreries de leurs poches, jusqu' à ce qu' il ne reste de nous que deux portraits immobiles, faisant pendants sur les murs du salon de nos petits-enfants, qui deviendront à leur tour ce que nous aurons été, et ainsi de suite. Telle est la vie dans son expression la plus simple et la plus régulière. Cela semble triste, quand on rapproche tout à coup par la pensée les froides habitudes de l' âge futur des chauds enthousiasmes de l' âge présent ; mais, lorsque le temps, à l' aide des gradations dont la nature lui a donné le secret, nous aura doucement conduits, appuyés l' un sur l' autre, vers notre autre horizon, nous nous reposerons volontiers, et, si l' on nous offrait de recommencer le chemin, nous refuserions.

Hermine.

C' est égal, j' aime mieux parler du présent ou du passé que de ce grand avenir tout froid.

Jacques.

Parlons de ce que vous voudrez.

Hermine.

Eh bien, monsieur, vous rappelez-vous le jour où nous nous sommes rencontrés pour la première fois ?

Jacques.

Le 6 mai. Vous aviez une robe blanche à petites fleurs bleues. Vous étiez coiffée d' un grand chapeau de paille ; sur votre bras gauche était jetée une écharpe de mousseline ;

de votre main droite, qui tenait un bouquet de fleurs des champs, vous releviez un peu votre jupe pour ne pas la mouiller, car il y avait de la rosée dans l' herbe, si bien que je pus voir que vous avez des pieds charmants. Est-ce bien cela ?

Hermine.

Parfaitement ; continuez.

Jacques.

Vous alliez boire du lait à la ferme voisine ; moi, je passais. Je vous suivis. Je n' osai cependant pas entrer dans la ferme où vous entriez avec votre tante.

Hermine.

Vous m' avez attendue à la porte.

Jacques.

Vous saviez que j' étais là ?

Hermine.

On voit tant de choses derrière soi !

Jacques.

Quand vous avez quitté la ferme, j' étais caché derrière un buisson, dans un pli de la colline. Il vous fallait descendre un petit sentier fort étroit dont les pierres s' égrenaient sous vos pieds. Vous aviez peur. C' est alors que vous m' avez aperçu de nouveau et que, voulant faire la brave, comme il arrive à toute jeune fille en présence même du jeune homme le plus indifférent, vous vous êtes élancée, au risque de tomber. Dans cette course rapide, vous avez perdu le bouquet de bluets, de boutons d' or et de marguerites que vous teniez à la main. Je me précipitai, je le ramassai, et je vous le remis, en ayant soin d' en garder une fleur pour moi. Vous me dîtes : " merci. " je m' éloignai, -je me retournai plusieurs fois. Et je revins le lendemain sur la même route. -je vous aimais.

p75

Hermine.

Et dire que tout cela pouvait ne pas arriver. Il eût suffi que je prisse à droite au lieu de prendre à gauche ; alors, je ne me serais jamais mariée, car j' étais bien résolue à n' épouser qu' un homme que j' aimerais...

Jacques.

Vous en auriez aimé un autre que moi.

Hermine.

Il me semble que non. Et vous, qu' auriez-vous fait ?

Jacques.

Moi ? J' aurais achevé mon voyage, je serais retourné auprès de ma mère et je serais peut-être en train de

devenir un grand homme.

Hermine.

Tant que cela ?

Jacques.

Mais oui ! Avant de vous connaître, je ne sais
quelles folles idées de gloire et d'ambition
s'étaient emparées de mon esprit ! Ce besoin d'amour
qui était dans ma nature et que j'ai concentré sur
vous seule, n'ayant pas encore trouvé son but,
développait en moi des aptitudes et des énergies
inconcevables pour toutes les grandes choses. Je
me sentais des forces que je ne croyais à nul
autre. J'avais hâte de prouver hautement que j'étais
un homme. Je suis un savant, tel que vous me voyez.
J'ai écrit des livres sérieux, j'ai étudié les
questions de politique, d'histoire, d'économie.
J'ai commis des vers. C'est effrayant. Nous les lirons
ensemble et nous les brûlerons après. Je n'en étais
pas moins convaincu qu'il ne fallait plus qu'une
étincelle pour allumer en moi un Newton, un
Chénier, un Mirabeau. Noble et respectable orgueil
de la jeunesse ! Une matinée de printemps, le ciel
bleu, du soleil dans l'herbe, une jeune fille qui
passe sur le même chemin que moi, et voilà tous
mes rêves de

p76

renommée qui s'en vont retrouver les nuages du ciel
et les parfums de la campagne ! Je m'aperçois que
je ne suis qu'un enfant, que la gloire n'est que la
consolation de ceux qui n'ont pas l'amour, et
maintenant toute ma science consiste à savoir que
vous m'aimez, tout mon génie à vous prouver que je
vous aime.

Hermine.

Que dira votre mère de ce changement ?

Jacques.

Ma mère m'approuvera ; elle m'a toujours vanté
l'obscurité, le bonheur intérieur et inconnu.

Hermine.

Je sens que je l'aimerai.

Jacques.

Et vous aurez raison, car elle vous aimera.

Hermine.

Quel âge a-t-elle ?

Jacques.

Elle est jeune encore, et semble plutôt ma soeur que
ma mère.

Hermine.

Ne doit-elle pas venir vous retrouver ?

Jacques.

Je l' attends de jour en jour ; je voulais aller la
chercher, quand elle m' a écrit qu' elle préférerait
venir me rejoindre. Mais, dites-moi, -la marquise ?
Hermine.
Ma grand' mère, qui doit arriver aujourd' hui ?
Jacques, *souriant*.
elle me fait peur, on la dit très méchante.
Hermine.
Le fait est qu' elle est toujours de mauvaise humeur.

p77

La marquise est une femme absolue qui n' admet pas
qu' un autre qu' elle puisse avoir une bonne idée, qui
croit que le monde lui appartient et qui est
d' avance contre vous sans vous connaître et sans
savoir pourquoi, par habitude.
Jacques.
C' est effrayant.
Hermine.
Non ! Il s' agit seulement d' être plus entêté qu' elle.
Jacques.
Vous êtes donc entêtée ?
Hermine.
Oui, quand je me crois dans mon droit. Vous voilà
prévenu. Ne vous préoccupez donc pas des airs qu' elle
prendra avec vous comme avec tout le monde.
Jacques.
Mais pourquoi votre oncle, qui est votre tuteur, ne
vient-il pas ici en même temps que la marquise ?
Hermine.
Il fait sa tournée électorale.
Jacques.
Il se présente à la députation ?
Hermine.
Pas encore, mais cela viendra. En attendant, il a ses
candidats qu' il protège ; ça l' amuse plus que de
s' occuper de nous, et puis il est en froid avec sa
mère. Toute la famille tremble devant elle, excepté
le marquis et moi.
Jacques.
Quel charmant homme que le marquis !
Il vous adore ! Comme j' ai eu raison de lui écrire
de venir ! C' est notre plus sûr appui, avec ma
tante qui

p78

m' aime bien, mais qui n' a aucun droit sur moi, et

qui n' ose pas répéter à ma grand' mère tout ce que le marquis lui dit.

ACTE I SCENE II

Les mêmes, Henriette.

Henriette, *entrant*.

bonjour, Monsieur De Boisceny.

Jacques.

Bonjour, madame.

Henriette, à *Hermine*.

la marquise vient d' arriver ; elle te demande.

Hermine.

Je la rejoins. Il ne faut pas la faire attendre.

Henriette.

Elle est dans le pavillon.

Hermine sort.

ACTE I SCENE III

Jacques, Henriette.

Jacques.

Est-il vrai, madame, que vous avez reçu une mauvaise nouvelle ?

Henriette.

C' est selon.

Jacques.

Ne m' avez-vous pas dit l' autre jour que j' étais peut-être appelé à vous rendre un service ? Le moment est-il venu ?

p79

Henriette.

Le hasard vous a mis tout à coup dans la confidence d' un secret, monsieur.

Jacques.

Je l' ai oublié.

Henriette.

Je sais que l' on peut compter sur votre discrétion et sur votre loyauté. Aussi vous ai-je tendu la main tout de suite comme à un vieil ami, bien que je ne puisse dire à personne comment nous nous sommes connus. Maintenant, soyez franc. Le jour où vous nous avez rencontrées, Hermine et moi, près de la ferme, saviez-vous qui nous étions ?

Jacques.

Non, madame.

Henriette.

Alors, vous ignoriez que la personne avec qui vous voyagez nous connût, ou plutôt me connût, moi, car elle n' a jamais parlé à Hermine, qui ne sait même pas son nom, et qui croit que le hasard seul vous a amené ici.

Voici toute l' histoire, madame. M De Nervaux, qui a quelques années de plus que moi, est voisin de campagne de ma mère, qui, comme je vous l' ai dit, a une propriété près de Châteauroux. Nous voyions souvent notre voisin. Il se disposait à faire un voyage en Normandie, où il avait des fermes, disait-il ; il me demanda si je voulais l' accompagner. Ma mère m' y engagea pour que je prisse un peu de distraction ; j' avais beaucoup travaillé depuis quelques mois. Nous partîmes. Un jour qu' il était resté au Havre pour affaires, je vins me promener tout seul sur cette route d' Ingouville ; je vous rencontrai, vous et Mademoiselle Hermine. Le soir, je fis part à M De Nervaux

p80

de ma rencontre et de l' impression que j' en avais gardée. Je m' étais enquis de votre nom, et quand je vous nommai, il m' offrit de me présenter à vous, mais à la condition que je ne dirais à personne par qui ni comment j' avais été présenté. Le lendemain, il m' emmena dans une petite maison qu' il possède à une lieue d' ici et dont il ne m' avait jamais parlé. Nous vous rencontrâmes-par hasard-sur la route. Il me présenta. Depuis ce jour, vous avez bien voulu m' accueillir comme si vous m' aviez connu depuis longtemps ; je vous ai avoué que j' aimais Hermine, vous m' avez autorisé à le lui dire devant vous, et pour la première fois je viens de le lui dire pendant que vous n' étiez pas là. Voilà tout ce que je sais, madame, et puis encore que je suis prêt à faire pour vous quoi que ce soit.

Henriette.

Je le crois ; -aussi je regretterai moins des événements-regrettables, -si la suite de ces événements amène, comme je l' espère, un mariage heureux pour Hermine, un mariage selon son coeur. M De Nervaux m' a dit de vous ce que tout le monde doit en penser. Vous êtes, d' ailleurs, de ces hommes qui appellent, dès la première vue, une confiance sans réserve, et j' accepte franchement l' offre que vous me faites. Vous êtes jeune, vous aimez, vous me comprendrez. Eh bien, vous connaissez certaines situations nées de l' indifférence d' un mari et de l' oisiveté d' une femme, les rêves qui en sont l' excuse peut-être, les dangers et les hypocrisies

qui en sont l' amertume et le châtement. C' est à travers une de ces situations que vous vous trouvez jeté ; mais cette situation avait cela de particulier, quand vous y avez été initié, que l' homme et la femme, après avoir été séparés quelques mois, venaient de s' apercevoir qu' elle n' avait plus de raison d' être. Ils en étaient arrivés, comme cela se voit souvent, à souhaiter une occasion, un prétexte, la femme pour rentrer dans la régularité de sa vie d' autrefois,

p81

l' homme pour entrer dans une vie régulière. La délicatesse seule retenait encore un double aveu, chacun des deux craignant d' affliger l' autre. Un événement futile, une lettre trouvée a brisé ce dernier lien. Enfin on a prononcé le mot rupture et l' on s' est aperçu des deux côtés, au peu d' émotion que causait ce mot, dont on s' épouvantait jadis, que rien n' eût été plus facile que de rompre depuis longtemps. Bref, on en est à la dernière entrevue, celle où l' on se restitue les lettres à moitié effacées qu' il était inutile de s' écrire, et les portraits qui ne ressemblent plus, qu' il était inutile de se donner. Ne trouvez-vous pas comme moi que ces dernières formalités ont un côté plus ridicule qu' élégiaque, et qu' il vaut mieux qu' un ami se charge de la constatation du décès et de l' apposition des scellés ? Voulez-vous être cet ami ?

Jacques.

Que faut-il faire ?

Henriette, *lui remettant un paquet de lettres.*

il faut aller jusqu' à cette maison dont vous parliez tout à l' heure, voir M De Nervaux, qui attend, lui dire ce que je vous ai dit, lui remettre ce petit paquet et rapporter celui qu' il vous remettra.

Jacques.

Dans une demi-heure, je serai de retour.

Henriette, *lui serrant la main.*

merci.

ACTE I SCENE IV

Les mêmes, Le Marquis.

Le Marquis, *entrant.*

vous sortez, Monsieur De Boisceny ?

Jacques.

Oui, monsieur le marquis, mais pour peu de temps.

Le Marquis.

Allez, allez, ma soeur est arrivée ; je ne vous retiens pas. Mieux vaut que ce soit nous, qui y sommes habitués, qui recevons les premiers boulets. Soyez tranquille, nous allons nous occuper de vos affaires. (*Jacques sort.*) quel gentil garçon ! Il me plaît beaucoup. Où l'avez-vous donc connu ? ... oh ! Regardez ma soeur, regardez-la s'avancer. On dirait Louis XIV dans ses jardins de Versailles ! Se prend-elle assez au sérieux ! Elle a l'air de se présenter les armes à elle-même. Comme Hermine doit s'amuser ! Sternay est un malin, lui. Il ne vient jamais ici pendant que sa mère y est.

Henriette.

Jamais ?

Le Marquis.

En voilà un qui n'aime pas les difficultés et les contestations ! Ah ! Le bon égoïste ! Il a raison du reste, puisqu'il est heureux.

Henriette.

La marquise lui a fait dire qu'elle ne voulait plus le voir.

Le Marquis.

Depuis qu'il est associé de la maison Renaud ?

Henriette.

Oui.

Le Marquis.

C'est superbe !

Henriette.

Il faut que j'aille au-devant d'elle.

Le Marquis.

Restez donc là ; d'ailleurs, la voici.

la marquise entre avec Hermine.

ACTE I SCENE V

La Marquise, Le Marquis, Henriette, Hermine.

La Marquise.

Ah ! Vous voilà, mon frère ? Je craignais que vous ne fussiez pas à la maison, ne vous ayant pas vu en arrivant. Il fait humide ; vous avez craint de vous mouiller les pieds.

Le Marquis.

Justement.

La Marquise.

Moi, j' ai un rhumatisme et je me dérange tout de même. Ces choses-là dépendent des caractères. Je vous donne des nouvelles de ma santé, bien que vous ne m' en demandiez pas ; mais je suppose que vous vouliez m' en demander. (*à Hermine.*) et vous dites que ce monsieur s' appelle ?

Hermine.

Quel monsieur, bonne maman ?

La Marquise.

Ce monsieur que vous voulez tous épouser ici.

Le Marquis, *à part.*

ça commence mal.

Hermine.

Il n' y a que moi, bonne maman, qui veux l' épouser ; et, soyez tranquille, on ne force pas ma volonté.

La Marquise, *très vite.*

et vous le nommez ?

Hermine.

Vous dites, bonne maman ?

p84

La Marquise.

Je dis : et vous le nommez ?

Hermine.

M De Boisceny.

La Marquise.

De Boisceny... est-ce que vous connaissez ça, mon frère ?

Le Marquis.

Oui, je le connais. C' est un jeune homme brun, pas très grand.

La Marquise.

Je ne vous demande pas la couleur de ses cheveux ni la hauteur de sa taille ; je vous demande si vous connaissez une famille De Boisceny.

Le Marquis.

Je ne peux pas connaître toutes les familles de France.

La Marquise.

Je les connais bien, moi, celles qui en valent la peine, et il n' y en a pas du nom De Boisceny. Il y a eu autrefois un Boistrény, qui n' a eu qu' une fille, qui a épousé M De Beaufran, qui était premier écuyer de Charles X, et dont la mère avait été dame d' honneur de la dauphine ; mais ce n' est pas la même chose.

Le Marquis.

évidemment.

La Marquise.

ça vient probablement de l' empire. Le père aura
gagné quelque bataille !
Le Marquis.
Rien que ça !
La Marquise.
Et où en est-on ?

p85

Hermine.
M De Boisceny m' aime et veut m' épouser.
La Marquise.
Et vous ?
Hermine.
Et moi, je consens.
La Marquise.
Très bien. Alors, je n' ai plus qu' à donner mon
consentement aussi ?
Hermine.
Oui, grand' mère.
La Marquise.
D' où connaissez-vous ce monsieur ?
Hermine.
Nous l' avons rencontré.
La Marquise.
Dans le monde ?
Non.
La Marquise.
Où donc, alors ?
Hermine.
Sur la route.
La Marquise.
Quelle route ?
Hermine, *montrant le front*.
tenez, bonne maman, la petite route qui est là-bas.
En vous levant un peu, vous pourrez la voir.
La Marquise.
Avec qui était-il ?

p86

Hermine.
Il était tout seul.
La Marquise.
Qui vous l' a présenté ?
Hermine.
Lui-même.
La Marquise.
Et votre tante l' a reçu ?

Hermine.
De grand coeur !
La Marquise.
Dites donc, mon frère ?
Le Marquis.
Ma chère soeur ?
La Marquise.
Vous entendez ?
Le Marquis.
Parfaitement.
La Marquise.
Qu' est-ce que vous en dites ?
Le Marquis.
Vous voyez, je n' en dis rien.
La Marquise.
Ceci vous paraît tout simple ?
Le Marquis.
Mais oui ; une route dans la campagne, un monsieur
sur cette route et d' autres personnes sur cette
route en même temps que ce monsieur, cela se voit
tous les jours.
La Marquise.
Alors, il vous paraît simple qu' on promette la main
d' une jeune fille à un homme qu' on a rencontré sur
une

p87

route ; car un individu qui passe sur une route et
qu' on ne connaît pas, ce n' est pas un monsieur,
c' est un homme.
Le Marquis.
D' abord on n' a pas promis la main d' Hermine à
M De Boisceny, on l' a seulement autorisé à vous
la demander, quand vous viendriez, comme vous faites
tous les ans, passer quelques jours ici ; ensuite
il me paraîtrait aussi simple de promettre une fille
à un monsieur rencontré sur une route, qu' on
reconnaît tout de suite pour un homme du monde, et
qui plaît à la jeune fille, qu' à un monsieur qu' elle
n' a jamais vu.
La Marquise.
Vous ne savez pas ce que vous dites.
Le Marquis.
Alors, il ne faut pas demander ce que j' ai à dire.
Henriette.
Si vous connaissiez M De Boisceny...
La Marquise.
C' est bien ce dont je me plains, de ne pas le
connaître.
Henriette.
Je veux dire que, si vous l' aviez vu une fois, vous

le jugeriez comme nous le jugeons : c' est le hasard qui nous l' a présenté, il est vrai ; mais j' ai été bien vite à même d' apprécier chez M De Boisceny une grande élévation d' idées et de caractère. Je ne vois pas ce qu' il peut y avoir d' extraordinaire à essayer de marier une jeune fille selon son coeur et selon les convenances. Il serait bon qu' il se fît de temps en temps un mariage de ce genre, quand ce ne serait que pour faire excuser les autres. Le hasard sait quelquefois mieux ce qu' il nous faut que nous-mêmes.

Le Marquis.
C' est parfaitement juste.

p88

La Marquise.
Et vous, Hermine, qu' en pensez-vous ?
Hermine.
Moi, -je suis de l' avis de mon grand-oncle.
La Marquise.
Alors, moi, je radote. Et monsieur mon fils est-il du même avis que vous tous ?
Henriette.
J' ai écrit à ce sujet à mon mari, qui m' a répondu qu' il adhérerait d' avance à votre décision.
La Marquise.
C' est bien heureux. Qu' est-ce qu' il fait maintenant, monsieur mon fils ? Est-il toujours dans le commerce ? Dans quoi est-il ? Dans les denrées coloniales ?
Le Marquis.
Il est dans l' industrie. Il construit, ou plutôt il fait construire, car il ne pourrait pas y arriver tout seul, des bateaux, de grands bateaux, ce qui est joliment commode pour aller sur l' eau ; il est dans de bonnes affaires.

La Marquise.
C' est agréable pour moi, d' avoir un fils qui fait des bateaux.

Le Marquis.
Son père faisait bien des maisons.

La Marquise.
Mon mari ne faisait rien.

Le Marquis.
Voyons, ma chère soeur, il faudrait pourtant s' expliquer une fois pour toutes. Vous êtes une Demoiselle D' Orgebac, nous descendons tous deux des D' Orgebac, et nous nous vantons, vous du moins, d' avoir du sang royal dans les veines, le grand roi Henri Iv ayant eu des

bontés, à ce qu' il paraît, pour une de nos aïeules.
Il est curieux, du reste, que la faute d' une femme
soit, dans une famille, titre à noblesse pour ses
descendants. On a arrangé les choses ainsi, je le
veux bien, moi. Avec un peu de bonne volonté, nous
aurions peut-être des droits à la couronne de
France, mais je crois inutile de réclamer.

La Marquise.

Allez ! Allez ! Ne vous gênez pas.

Le Marquis.

Je disais donc que, pendant la révolution, pendant
le temps de l' exil et de la misère, vous aviez pris
votre parti sur notre noblesse et que vous aviez
épousé M Sternay, entrepreneur.

La Marquise.

Architecte.

Le Marquis.

Architecte, soit ! -qui est le père de vos deux
fils, dont l' un construit des bateaux, et dont
l' autre est mort général de division, ce qui est
fort honorable. Celui-là était le père d' Hermine ;
et je dois dire que, lorsqu' on l' a connu, on
retrouve la fermeté de son caractère dans sa fille.

La Marquise.

Joli héritage qu' il lui a laissé là !

Le Marquis.

L' empire venu, vous avez mis sur vos cartes de
visite et vous avez signé Madame Sternay, née
D' Orgebac ; votre mari mort, vous avez mis
seulement marquise D' Orgebac, et vous avez fini
par croire vous-même que vos enfants étaient de
la première noblesse de France. C' est une erreur,
ma chère soeur, c' est même plus qu' une erreur,
c' est un ridicule qu' on vous passe parce que vous
êtes vieille et qu' en France on passe tous les
ridicules ; mais,

p90

quand nous sommes en famille et qu' il s' agit de la
noblesse d' un prétendant à la main d' Hermine, vous
pouvez ne pas vous montrer trop exigeante, puisque
vous êtes une bourgeoise et que vos enfants sont
des bourgeois, de simples bourgeois, ce dont ils
ne rougissent pas. C' est moi qui suis noble ; il
n' y a que moi qui aie le droit de porter notre titre
et notre nom de D' Orgebac, qui ne me servirait de
rien du tout, si je n' avais eu la bonne idée de
faire ma fortune dans l' Inde ; et, comme je n' ai
pas d' enfants, le grand nom des D' Orgebac,
illustré par les fantaisies de notre aïeule

Christine-Angélique, comtesse D' Orgebac, dame de Parvilliers et autres lieux, va s' éteindre définitivement le jour où je consentirai à mourir, les nobles comme nous ne mourant que le jour où ils le veulent bien. Croyez-moi, ma soeur, prouvons notre bonne naissance par les qualités et non par les exagérations de la noblesse ; n' en veuillez pas à votre fils d' avoir attaché son nom à une industrie honorable : il a d' autres défauts à critiquer, et ne chicanons pas trop M De Boisceny sur l' ancienneté de son nom. L' important est qu' il soit un honnête homme, qu' il aime Hermine et qu' il soit aimé d' elle. C' est l' homme qui fait le titre et non le titre qui fait l' homme... là-dessus, je m' assieds, car je n' en ai jamais tant dit, même à la chambre des pairs dont je suis, ma soeur, et dont vous vous n' êtes pas ! Quelle honte !

ACTE I SCENE VI

Les mêmes, Un Domestique.

Le Domestique, *entrant*.

il y a là un monsieur qui demande à parler à madame la marquise.

La Marquise.

Le nom de ce monsieur ?

p91

Le Domestique.

Voici sa carte.

La Marquise.

Aristide Fressard, notaire à Châteauroux. Que veut ce monsieur ?

Le Domestique.

Ce monsieur dit qu' il est le notaire de M De Boisceny.

La Marquise.

Faites entrer. (*le domestique sort.*) nous allons avoir des détails probablement.

ACTE I SCENE VII

Aristide, Le Marquis, La Marquise, Henriette, Hermine.

Aristide, *entrant*.

madame la marquise D' Orgebac ?

La Marquise.

C' est moi, monsieur. De quoi s' agit-il ?

Aristide.

C' est à vous seule, madame, que je désire faire la communication dont je suis chargé.

Henriette.

Nous nous retirons, monsieur.

Le Marquis, *à part*.

un incident ! Un mystère ! Ma soeur doit être enchantée.

Henriette, *à Hermine qui regarde Aristide*.

ne t' effraye pas, chère enfant.

Hermine.

Je ne m' effraye jamais, ma tante, vous le savez bien.

elles sortent.

ACTE I SCENE VIII

p92

La Marquise, Aristide.

La Marquise, *d' un ton sec*.

je vous écoute, monsieur !

Aristide.

C' est à moi que madame la marquise fait l' honneur de parler ?

La Marquise, *même ton*.

oui, monsieur.

Aristide.

Madame la marquise est de mauvaise humeur.

La Marquise.

Oui, monsieur ; pourquoi cela ?

Aristide.

C' est que madame la marquise me parle sur un ton qui ne peut être dans ses habitudes de femme du monde, quand elle voit pour la première fois une personne qui n' a pas l' honneur d' être connue d' elle et qui s' est présentée d' une manière convenable.

La Marquise, *se radoucissant*.

excusez-moi.

Aristide.

Je vous excuse, madame. Du reste, ma profession de notaire et ma qualité d' ambassadeur m' interdisent toute susceptibilité exagérée ; c' est une simple remarque que je me permettais.

La Marquise.

Je vous écoute, monsieur ; donnez-vous la peine de vous asseoir.

Aristide, *s'asseyant*.

d'ailleurs, je serai concis, madame la marquise :
c'est ce qu'il y a de mieux pour le genre de mission
que j'ai à remplir. M De Boisceny aime votre
petite-fille et il attend, pour vous adresser sa
demande, l'arrivée de sa mère et des papiers qui
justifient de sa fortune et de sa position sociale.
Voilà où en sont les choses.

La Marquise.

Oui, monsieur.

Aristide.

C'est ici qu'il survient des difficultés.

La Marquise, *triomphante*.

il y en a donc ?

Aristide.

En aviez-vous prévu, madame ?

La Marquise.

J'en soupçonnais tout au moins.

Aristide.

La seule pensée que vos soupçons se réalisent paraît
vous enchanter, madame.

La Marquise.

Vous disiez donc, monsieur ?

Aristide.

Je disais que M De Boisceny ne se nomme pas de
Boisceny.

La Marquise.

Je savais bien qu'il n'y avait pas de famille de ce
nom-là ! C'est un nom de terre, sans doute ?

Aristide.

Oui, madame.

La Marquise.

Un surnom, alors.

Aristide.

De plus, il n'est pas le fils d'une femme veuve
comme sa mère le lui a dit. Il est le fils non
reconnu d'une ouvrière non mariée, nommée Clara
Vignot.

La Marquise, *éclatant de rire*.

ce n'est pas possible !

Aristide.

C'est la pure vérité.

La Marquise.

Mais c'est du plus haut comique.

Aristide.

Vous trouvez, madame ? Eh bien, voyez comme vous

aviez tort de me mal recevoir.

La Marquise.

Je vous remercie, cher monsieur, de venir me donner tous ces renseignements. Alors, vous connaissez particulièrement M De Boisceny ?

Aristide.

Je suis son notaire et son parrain.

La Marquise.

Et c' est lui qui, n' osant pas faire cet aveu lui-même, vous a chargé de le faire à sa place ?

Aristide.

Non, madame ; Jacques ignore ma démarche, comme il ignore les détails que je viens de vous donner.

La Marquise.

Ce n' est guère croyable.

Aristide.

Je vous l' affirme, madame.

La Marquise.

Laissez donc...

p95

Aristide.

Sur l' honneur.

Et sa fortune ? ...

Aristide.

Sa fortune est réelle.

La Marquise.

C' est par simple curiosité que je vous ai posé cette question ; je ne tiens pas à savoir d' où elle lui vient.

Aristide.

D' une source très honorable.

La Marquise.

Je n' en doute pas, monsieur. Est-ce tout ce que vous avez à me dire ?

Aristide.

Oh ! Non, madame, je n' ai pas fini.

La Marquise.

Tant mieux.

Aristide.

Cela vous amuse, madame la marquise ?

La Marquise.

Cela m' intéresse.

Aristide.

Vous ne connaissez pas encore le plus intéressant.

La Marquise.

De plus fort en plus fort, peut-être ?

Aristide.

Comme chez... vous permettez que je procède par ordre, j' ai mon programme comme ambassadeur, vous voulez bien que je le consulte ? *(il tire un*

petit papier de sa poche et jette les yeux dessus). je suis méthodique. Je suis notaire. Ici,

p96

je dois vous demander si, après ce que vous venez d'entendre, vous consentez au mariage de Mademoiselle Hermine avec M De Boisceny, ou plutôt avec M Vignot, puisque c' est son nom véritable.

La Marquise, *riant toujours*.

non, monsieur, je n' y consens pas.

Aristide.

Ce nom de Vignot ne vous rappelle rien, madame la marquise ?

La Marquise.

Rien.

Aristide.

Eh bien, vous allez voir que le hasard s' est amusé à faire une chose bien curieuse. M Vignot est le cousin de Mademoiselle Sternay, car il est votre petit-fils.

La Marquise.

Mon petit-fils et le cousin d' Hermine !

Aristide.

Oui, madame ; Mademoiselle Hermine n' est-elle pas la fille d' un de vos fils, qui est mort, ainsi que sa femme ?

La Marquise.

Oui.

Aristide.

M De Boisceny est le fils de l' autre qui vit, de M Sternay et de Clara Vignot, qui a été ouvrière chez vous, et que monsieur votre fils a séduite.

La Marquise, *redevenant sérieuse*.

comment ! C' est cette fille qui était chez moi il y a vingt-trois ou vingt-quatre ans, et qui a fait je ne sais quel esclandre à l' époque du mariage de mon fils, sous prétexte qu' elle avait un enfant ?

Aristide.

Avouez que le prétexte était bon.

p97

La Marquise.

Détestable, monsieur ; cet enfant n' était pas à M Sternay.

Aristide.

N' allons pas jusque-là, madame, c' est inutile ;
M De Boisceny est de votre famille.

La Marquise.

Il n' y a famille chez les gens comme nous, monsieur,
que lorsqu' il y a alliance.

Aristide, *reprenant avec le plus grand calme.*

j' ai encore à vous demander, madame, si, sachant
que M Vignot est votre petit-fils, vous persistez
toujours à lui refuser la main de votre petite-fille ?

La Marquise.

Toujours, et tout le temps que la loi la laissera
sous ma garde, j' exigerai de l' homme qui voudra
l' épouser ce que ma mère a exigé de mon mari, ce
que la famille de ma bru a exigé de mon fils : une
position sociale, un nom légitime, un passé intact.

Aristide.

Je vous demande pardon, madame, si j' insiste, mais
il ne s' agit pas de moi ; il faut que j' emploie
tous les moyens de conciliation avant...

La Marquise.

Avant ? ...

Aristide.

Avant de passer à d' autres.

La Marquise.

Quels autres, monsieur ?

Aristide.

Ceux-là regardent d' autres personnes.

La Marquise.

On voudra faire un scandale.

p98

Aristide.

Je ne crois pas, madame ; la mère de M Vignot
offre, si vous consentez au mariage, de vivre à
l' écart, de ne plus revoir son fils ; vous lui
demanderiez de se tuer, pour être sûr qu' elle
tiendrait sa promesse, qu' elle se tuerait.

(un temps.) non ?

La Marquise, *dédaigneusement.*

non, monsieur.

Aristide.

J' ai fini, madame, avec vous du moins ; je dois
vous dire que je n' avais pas douté un seul moment
de votre réponse.

La Marquise.

Vous êtes un homme de loi, monsieur ; suis-je dans
mon droit, oui ou non ?

Aristide.

Vous y êtes parfaitement, madame ; et, quoi qu' il
arrive, vous n' aurez rien à vous reprocher, ni moi.

La Marquise.

Et qu' arrivera-t-il, monsieur ?

Aristide.

Selon toutes probabilités, si M Vignot aime réellement Mademoiselle Hermine Sternay, ce dont je suis sûr ; si Mademoiselle Hermine Sternay aime réellement M Vignot, ce que je crois, car il mérite d' être aimé, eh bien, ils se marieront ; car il ne faut pas que la faute d' un individu empêche toute une génération d' être heureuse.

La Marquise.

Et ils se marieront malgré moi ?

Aristide.

Malgré vous, madame.

La Marquise.

Par quel moyen ?

p99

Aristide.

Par un moyen que je leur indiquerai.

La Marquise.

Et qui est ? ...

Aristide.

Et qui est bien simple. Voilà tout ce que je puis vous dire aujourd' hui, madame la marquise.

La Marquise.

J' avoue que je serais curieuse de voir cela.

Aristide.

Madame la marquise est encore assez jeune pour le voir.

La Marquise.

En attendant, monsieur, veuillez nous épargner la peine de congédier M Vignot.

Aristide.

Oui, madame.

La Marquise.

Nous n' avons plus rien à nous dire, je pense ?

Aristide.

Rien.

La Marquise, *très hautaine*.

j' ai l' honneur de vous saluer, monsieur.

Aristide.

J' ai l' honneur de vous saluer, madame.

la marquise sort.

ACTE I SCENE IX

Aristide, *seul, avec un soupir*.

pauvre garçon !

ACTE I SCENE X

p100

Jacques, Aristide.

Jacques, *entrant*.

c' est vous, parrain ?

Aristide.

Oui, mon cher Jacques ; tu vas bien ?

Jacques.

à merveille ; mais comment vous trouvez-vous ici ?

Aristide.

Je suis venu avec ta mère.

Jacques.

Elle est là ?

Aristide.

Non, elle nous attend au Havre, à l' hôtel de France.

Jacques.

Allons vite la retrouver.

Aristide.

écoute-moi un peu. Es-tu un homme ?

Jacques.

Que voulez-vous dire ?

Aristide.

Je te demande si, comme doit l' être tout homme sensé, tu es préparé à tous les événements de cette vie ?

Jacques.

Ma mère est morte ?

Aristide.

Non ; et puisque c' est le premier malheur auquel tu as pensé, celui que j' ai à t' apprendre est moins grand.

p101

Jacques.

Parlez, alors.

Aristide.

On te refuse la main de Mademoiselle Sternay.

Jacques.

Parce que ?

Aristide.

Parce que tu es un enfant naturel.

Jacques, *avec indignation*.

qui a dit cela ?

Aristide, *lui remettant un papier.*

ton acte de naissance ; lis.

Jacques, *lisant.*

" un enfant désigné sous le nom de Jacques, né de Demoiselle Clara Vignot, père inconnu. " c' est là mon acte de naissance ?

Aristide.

Oui.

Jacques.

Ainsi, j' ai menti, moi ! Qu' avait donc fait ma mère pour que mon père ne l' épousât pas ? Pourquoi m' a-t-on caché la vérité ? Il faut que je sache tout ; ce père inconnu à la loi, il avait un nom ?

Aristide.

Parfaitement.

Jacques.

Il vit encore ?

Aristide.

Il vit.

Jacques.

Et il se nomme ?

p102

Aristide.

M Sternay.

Jacques, *se disposant à sortir.*

l' oncle d' Hermine ?

Aristide.

L' oncle d' Hermine. Où vas-tu ?

Jacques.

Chez mon père.

Aristide.

Quoi faire ?

Jacques.

Mais le voir, puisque je ne l' ai jamais vu.

il sort.

ACTE II SCENE I

p103

une chambre d' hôtel.

Clara, *seule, met en ordre des papiers près d' une table ;*

Aristide *entre.*

Clara.

Enfin, c' est toi.
Aristide.
Oui, c' est moi ; j' ai cru que cette maudite voiture
n' arriverait jamais.
Clara.
Quelles nouvelles ?
Aristide.
Mauvaises.
Clara.
Je ne le prévoyais que trop ! La marquise ?
Aristide.
A été ce qu' elle devait être. Rien à attendre de
ce côté.
Clara.
Madame Sternay ?

p104

Aristide.
A l' air d' une bonne femme. Il est vrai qu' au moment
où je l' ai vue, elle ne savait rien encore de ce
qui m' amenait.
Clara.
La jeune fille ?
Aristide.
Voilà, je crois, ce qu' il y a de mieux dans toute
la famille.
Clara.
Enfin, Jacques ?
Aristide.
Tu devines l' effet que la nouvelle a produit,
n' est-ce pas ?
Clara.
Il m' a maudite.
Aristide.
Lui ? Es-tu folle ? Il a voulu connaître le nom de
son père ; voilà tout.
Clara.
Et tu le lui as dit ?
Aristide.
évidemment.
Clara.
Alors ?
Aristide.
Alors, il est allé le voir.
Et dans ce moment ? ...
Aristide.
Il est chez lui.
Clara.
Que va-t-il se passer ?

Aristide.

Je n' en sais rien.

Il fallait le retenir. Jacques est bon, mais tu sais comme il est violent.

Aristide.

Est-ce qu' on retient un homme emporté par une situation comme celle-là ? Tout ce qu' on peut faire, c' est d' essayer de diriger cette situation. Si tu m' avais écouté, tu lui aurais tout dit depuis longtemps. Enfin ! Je suis venu te mettre au courant de ma démarche, ce qui m' a paru le plus pressé. Je vais maintenant courir chez M Sternay, voir un peu ce qui se passe, et je reviens le plus tôt possible. Encore une heure de patience.

ACTE II SCENE II

Les mêmes, Jacques.

Jacques, *paraissant*.

ma mère !

Aristide.

Trop tard !

Clara, *sautant au cou de Jacques*.

Jacques ! Mon ami ! Mon enfant !

Jacques, *après avoir tendu la main à Aristide*.

je viens de chez M Sternay.

Clara.

Eh bien ?

Jacques.

Je ne l' ai pas trouvé. Je lui ai laissé mon nom, le nom que je portais il y a deux heures, et mon adresse, le

priant de me faire dire à quel moment il serait visible. (*à Clara*.) je suis heureux de ce retard, qui me donnera le temps de causer avec toi.

Clara, *à Aristide qui sort*.

ne t' éloigne pas, je tiens à te revoir tout à l' heure.

Aristide sort.

ACTE II SCENE III

Clara, Jacques.

Jacques.
Voyons, ma mère, tu vas tout me raconter,
n' est-ce pas ?
Clara.
Interroge.
Jacques.
Il faut que je connaisse bien la vérité pour
pouvoir m' expliquer avec M Sternay.
Clara.
Que vas-tu lui dire ?
Jacques.
Cela dépendra de ce que tu m' auras dit.
Clara.
N' oublie pas qu' il est ton père.
Jacques.
Pas plus qu' il n' a oublié que j' étais son fils.
Clara.
Il n' est peut-être pas aussi coupable qu' il le paraît.
Jacques.
Tu l' excuses déjà ?
Clara.
C' est mon devoir.

p107

Quand un homme t' a abandonnée sans avoir un
reproche à t' adresser, car il n' avait rien à te
reprocher... n' est-ce pas ?
Clara.
Rien ! Devant Dieu, je le jure. Mais songe bien à
ce que tu vas faire.
Jacques.
Je veux faire la chose du monde la plus simple :
je veux savoir quelle raison un père peut avoir
pour abandonner son enfant, et je vais le lui
demander à lui-même. Si la raison est bonne, je
la comprendrai.
Clara.
Et s' il refuse de te donner cette raison ?
Jacques.
Parce que ?
Clara.
Parce qu' il peut nier qu' il soit ton père ; parce
que rien ne le prouve.
Jacques.
Devant la loi ; mais devant nous...
Clara.
à quoi te mènera cette explication ?
Jacques.
à connaître la vérité.
Clara.
Je vais te la dire, car mon seul tort vis-à-vis de

toi est de ne pas te l' avoir dite plus tôt. J' ai cru pouvoir te laisser toujours dans cette ignorance, ou du moins jusqu' à ma mort. Je t' ai écarté de toutes les carrières où il eût fallu avouer ta véritable position. Je n' en avais pas le droit, je le reconnais. Aujourd' hui, en présence de

p108

ton amour pour Mademoiselle Sternay, de la rupture de ton mariage et de la perte de tes espérances, cette révélation prend les proportions d' un malheur irréparable. Il ne l' est pas cependant, car je suis toujours digne de toi et tu es toujours digne d' elle, car j' ai toujours été une bonne mère, et tu seras toujours un honnête homme. Tout dépend donc de l' explication que tu vas avoir avec M Sternay, avec ton père. Maintenant que les passions sont calmées, que tu es un grand garçon, que je suis une vieille femme, je comprends bien des choses que je ne comprenais pas autrefois. Sois doux et conciliant pendant cette entrevue. En voyant ce qu' est devenu son fils, M Sternay sera fier de toi ; lui seul peut réparer, sinon matériellement, du moins moralement, le malheur qui te frappe, puisqu' il est le tuteur de Mademoiselle Hermine, et qu' après tout, pourvu que tu l' épouses, tu seras heureux. Eh bien, fais appel à ses bons sentiments ; il t' écouterait, il te nommera son fils, j' en suis sûre, non devant tout le monde, mais dans l' intimité de son coeur ; et, après t' avoir exclu de sa famille par son mariage, il t' y fera rentrer par le tien. Voyons, n' est-ce pas le meilleur conseil que je puisse te donner, n' est-ce pas ce qu' en cette triste circonstance tu as de mieux à faire ?

Jacques.

Non, ma mère, non. Crois-tu qu' un homme comme moi, qui depuis vingt-trois ans aime et estime sa mère comme la meilleure et la plus sainte des femmes, va apprendre tout à coup ce que je viens d' apprendre, et que cet homme, se trouvant en face de son père, ne lui demandera pas l' explication de toute sa vie, et oubliera tout ou ne voudra rien savoir, pourvu qu' on lui donne la main de celle qu' il aime ? Tu me connais trop, tu as fait de moi un homme trop fier et trop loyal pour penser que je vivrai avec un doute sur toi ou sur moi. Oui, j' aime Hermine, et je faisais de cet amour l' espoir de mon avenir ;

mais il y a deux heures de cela, quand je me croyais un homme comme les autres. Maintenant, c' est autre chose, et mon amour ne doit plus venir qu' après mon honneur. J' aimerai Hermine quand je serai sûr d' être un honnête homme.

Clara.

Jacques ! ...

Jacques.

Tu ne vois donc pas, ma mère, ou tu ne veux donc pas voir, depuis que je suis là, qu' une seule pensée domine mon esprit, qu' une seule question tourmente mes lèvres, tu ne sens donc pas qu' il y a dans ma vie passée et présente un mystère que je ne m' explique pas et dont je n' ose pas te demander l' explication, tant je suis encore habitué à t' aimer et à te respecter, et que cette explication que je veux avoir et que je ne puis te demander, il faut bien que je la demande à un autre ?

Clara.

Tu sauras tout ; interroge-moi, juge-moi, je le veux.

Jacques.

Eh bien, ma mère, puisque tu étais sans fortune, puisque mon père m' a abandonné, comment se fait-il que je sois riche ?

Clara.

écoute, Jacques, écoute-moi bien, avec calme, je t' en prie.

le domestique entre.

Jacques, *au domestique.*

que me voulez-vous ?

Le Domestique.

Il y a là un monsieur, chez qui vous êtes allé tout à l' heure, qui demande à vous parler : M Sternay.

Jacques, *poussant une porte latérale.*

entre là, ma mère, écoute ce qui va se passer et

p110

parais quand tu croiras devoir paraître.

(au domestique.) priez M Sternay d' entrer.

il embrasse sa mère.

Clara.

Tu me promets ?

Jacques.

Je te promets de me conduire en homme d' honneur.

elle sort au moment où M Sternay paraît.

ACTE II SCENE IV

Jacques, Sternay.

Sternay.

C' est à M De Boisceny que j' ai l' honneur de parler ?

Jacques.

Oui, monsieur.

Sternay.

Vous avez pris la peine de passer chez moi, monsieur, j' étais absent, je le regrette ; mais, en rentrant, j' ai trouvé votre nom et votre adresse ; je me suis empressé de me rendre chez vous, pour vous épargner la peine de revenir chez moi.

Jacques.

Je vous sais gré, monsieur, de cette prévenance.

Sternay.

Elle est toute naturelle.

Jacques.

Madame Sternay, avec qui j' ai eu l' honneur de faire connaissance à la campagne, vous a sans doute déjà parlé de moi ?

Sternay.

En effet, monsieur, dans ses dernières lettres, elle m' entretenait

p111

souvent de vous, et dans des termes tels, qu' étant encore un inconnu, vous n' étiez déjà plus un étranger pour moi. Elle me disait que vous aimez ma nièce, et que vous nous avez fait l' honneur de demander sa main. -ma mère ne devait-elle pas venir à la campagne ?

Jacques.

Elle y est en ce moment.

Sternay.

Vous l' avez vue ?

Jacques.

Non, monsieur.

Sternay.

Ah ! C' est elle cependant qui s' occupe spécialement d' Hermine. C' est plus convenable... je ne puis que ratifier ce qu' elle fera... mais la cession que j' ai faite de mes droits n' a ni diminué mes devoirs ni atténué mon affection pour Hermine, que j' aime comme si elle était ma fille, et qui sera mon unique héritière, puisque je n' ai pas d' enfants.

Jacques, *le regardant.*

vous n' avez pas d' enfants, monsieur ?

Sternay, *tout naturellement.*

non.

Jacques.

Vous n' en avez jamais eu ?

Sternay, *même jeu*.

jamais.

Jacques, *après une pause*.

quand je me suis rendu chez vous, monsieur, c' était pour vous prévenir que mes projets de mariage doivent être considérés probablement comme non avenus.

Sternay.

Vous retirez votre demande ?

p112

Jacques.

Non. Mais madame votre mère refuse son consentement, et sans doute votre décision sera conforme à la sienne.

Sternay.

Pourquoi ce refus ?

Jacques.

Parce que, de même que vous n' avez pas d' enfants, ce qui peut s' expliquer, moi, je n' ai pas de père, ce qui ne s' explique pas.

Sternay.

Pas de père ? ... je ne comprends pas.

Jacques.

Je suis un enfant naturel. Je viens de l' apprendre, il y a deux heures, et je me suis empressé d' aller vous le dire. Ma mère m' avait toujours caché ma position ; sans quoi, je ne me serais pas permis de demander la main de votre nièce ! Madame votre mère, qui vient d' apprendre la vérité, refuse formellement son consentement au mariage, il ne me reste donc plus d' espoir qu' en vous, monsieur.

Sternay.

Je m' attendais peu à cette révélation si simplement, si brusquement faite.

Jacques.

Que votre réponse soit aussi franche que l' aveu a été franc.

Sternay.

Alors, je vous dirai, monsieur, que votre franchise prouve un honnête homme ; malheureusement...

Jacques.

Malheureusement ?

Sternay.

Nous appartenons, ma mère et moi, elle par sa naissance,

p113

moi par mes travaux, à un monde, à deux mondes même, chez lesquels ce que les gens supérieurs appellent un préjugé s' appelle un principe. Hermine n' est pas ma fille, elle n' est que ma nièce. Nous ne pouvons disposer de son sort qu' avec la plus grande circonspection. Le mariage n' est pas seulement l' union de deux personnes, c' est l' alliance de deux familles ; il faut donc...

Jacques.

Que ces deux familles soient, sinon de même rang, du moins de même race ?

Sternay.

Oui, monsieur. Vous m' avez demandé d' être franc, pardonnez-moi, je le suis.

Jacques.

Et nous allons voir jusqu' où ira cette franchise.

Ma mère se nomme Clara Vignot.

Sternay, *se levant*.

Clara Vignot ?

Jacques.

Oui, monsieur.

Sternay.

Vous êtes le fils de Clara Vignot ?

Jacques.

Et le vôtre, par conséquent.

Sternay.

Monsieur !

Jacques.

Si vous niez que vous êtes mon père, monsieur, je me retire à l' instant même.

Sternay.

Je ne nie rien, monsieur.

Jacques.

Alors, monsieur, pourquoi n' avez-vous pas épousé ma mère ? Pourquoi ne m' avez-vous pas donné votre nom ?

p114

Sternay.

Je n' ai rien à vous dire.

Jacques.

Parce que ?

Sternay.

Parce que je ne puis rien réparer.

Jacques.

Je ne vous demande pas de réparer votre conduite, monsieur ; je vous demande de l' expliquer. Je ne viens pas solliciter un nom, je viens demander un renseignement. J' ai été trompé jusqu' à présent sur ma naissance, je veux savoir pourquoi. Vous seul pouvez m' éclairer, monsieur : parlez-moi donc sans

détour ; je suis un homme et je connais la vie.
Veuillez me répondre. Que faisait ma mère quand
vous l'avez connue ?

Sternay.

Elle travaillait.

Jacques.

Pour vivre ? ... je ne sais rien de plus honorable.

Quelqu'un avait-il le droit de dire quoi que ce
fût sur elle ?

Sternay.

Non.

Jacques.

Et vous l'aimiez ?

Sternay.

Je l'aimais.

Jacques.

Vous vous êtes fait aimer d'elle en lui promettant
de devenir son époux ?

Sternay.

Quand je lui faisais cette promesse, je croyais
pouvoir la tenir.

p115

Jacques.

Pourquoi ne l'avez-vous pas tenue ?

Sternay.

Les événements, plus forts que la volonté de
l'homme, ma position, ma famille, qui n'eût jamais
consenti à ce mariage ; des pertes d'argent, qui
me faisaient encore plus l'esclave de ma mère et
des nécessités sociales...

Jacques.

Quand vous avez été résolu à vous marier avec une
autre femme que la mère de votre enfant, êtes-vous
venu apprendre franchement à celle-ci cette
séparation ? S'y est-elle résignée ? Y a-t-elle
consenti ?

Sternay.

Non ; j'ai dit seulement à votre mère que je partais.

Jacques.

Pourquoi ce... détour ?

Sternay.

Pourquoi ? ... pourquoi ? ... parce qu'il y a des
choses qu'on n'a pas le courage de dire à une
femme à laquelle, c'est vrai, on n'a rien à
reprocher. J'avais peur des larmes, des
récriminations, des reproches. Vous en convenez,
monsieur, vous connaissez la vie aussi bien que
moi ; à quoi bon me forcer de vous dire ce que vous
devinez et ce qui peut vous faire de la peine ? ...
que voulez-vous ! ... j'avais vingt-cinq ans,

j' étais jeune. Ce dénouement était prévu. J' ai agi comme un jeune homme, comme tant d' autres, comme vous-même auriez agi à ma place.

Jacques.

Je ne crois pas.

Sternay.

Vous ne croyez pas ! Parce qu' en ce moment il s' agit de vous. Je voudrais pouvoir réparer ce malheur ; mais comment ? ...

p116

je suis marié, je ne puis pas avouer la vérité à ma femme. Interrogez les sentiments qui vous ont conduit chez moi quand vous avez connu la vérité sur votre naissance, et vous verrez qu' ils n' ont rien de filial. C' est que la famille est plus qu' un lien du sang : c' est une habitude du coeur qui ne se reprend pas quand, par un événement quelconque, elle est brisée depuis vingt années. Tout ce qu' il y a de changé dans votre vie et dans la mienne, c' est que nous savons tous deux une chose que nous ignorions tout à l' heure ; qui ne vous apporte à vous qu' un chagrin, à moi qu' un regret, un remords si vous voulez ; car, si j' avais su, il y a vingt ans, ce que je sais maintenant, ma vie eût probablement pris une autre direction. Vous n' êtes plus un enfant, et votre coeur et votre raison ne se contenteraient pas du nom de fils donné et reçu en cachette. Vous êtes indépendant, vous n' avez besoin de personne : je n' ai donc rien à vous offrir.

Jacques.

C' est vrai, monsieur, le premier sentiment que j' ai connu pour vous n' a pas été un sentiment d' amour ; mais, à qui la faute ? Eh bien, soit, je me rends aux froids raisonnements de votre âge, à la nécessité des événements, et ne vous demande rien de ce qu' un fils peut demander à son père ; mais ce que vous n' auriez pas fait pour un enfant naturel qui vous eût été inconnu, ne le ferez-vous pas pour celui dont vous connaissez le père maintenant ?

-supposons, comme me le conseillait ma mère, que je fasse appel à votre coeur qu' elle dit être bon, que je réduise les ambitions de mon avenir à la seule satisfaction de mon amour et que je me borne à vous demander la main de votre nièce, me la donnerez-vous ?

Sternay.

Certes, je le voudrais ; mais comment ? Je suis le tuteur de ma nièce, mais ma mère est sa vraie tutrice. Il y a tout

un conseil de famille. Il sera impossible de cacher l'irrégularité de votre naissance. On fera alors les suppositions les plus outrageantes pour Hermine, car c'est toujours la femme que l'on accuse. On dira que, pour que ma mère et moi, nous consentions à ce mariage, en admettant que ma mère consente, il faut qu'il y ait des raisons bien graves, et on lui donnera le nom de réparation, peut-être. Faudra-t-il que je dise toute la vérité ? Alors on criera bien autrement au scandale. On dira que je fais rentrer chez moi, sous le toit conjugal, avec le titre de belle-mère, la femme à qui j'ai refusé le titre d'épouse ; que je fais asseoir à mon foyer, presque avec le titre de gendre, l'enfant à qui j'ai refusé le titre de fils. On ajoutera que je fais passer sur la tête de cet enfant, par le moyen d'un mariage, un bien qui ne m'appartient pas, puisqu'il est l'héritage de mon frère, et que je fais des largesses à mes enfants avec l'argent des autres. Quel est celui de tous ces scandales que vous êtes prêt à accepter pour l'honneur de votre femme, pour la réputation de votre mère, pour votre dignité personnelle ?

Jacques.

Ainsi, toute ma vie est brisée, mon avenir est perdu, mon cœur est condamné pour une faute qui n'est pas la mienne, qui est la vôtre et dont vous rejetez toutes les conséquences sur moi avec la froide logique de l'égoïsme social. Mais prenez garde, monsieur, vos déductions peuvent nous conduire au renversement des lois naturelles les plus sacrées.

Sternay.

Comment cela ?

Jacques.

Qui me montrera l'endroit de votre raisonnement où la société finit, où la nature commence ? Puisque le monde ne sait pas, puisqu'il ne doit pas savoir que je suis votre fils, il ne voit en nous que deux hommes étrangers l'un

p118

à l'autre. Eh bien, supposons que je suive la logique de ma situation comme vous suivez la logique de la vôtre et que je vous demande raison, non plus comme un fils à son père, mais comme un homme à un homme, du déshonneur de ma mère, que me répondrez-vous ?

ACTE II SCENE V

Les mêmes, Clara.

Clara, *qui est entrée pendant ces dernières paroles, se plaçant entre son fils et Sternay.*

Jacques !

Jacques.

Ne craignez rien, ma mère, nous ne faisons que de la logique, monsieur et moi.

Sternay.

Eh bien, je vous répondrai que, logiquement encore, vous avez perdu le droit de me dire de ces choses-là en acceptant depuis longtemps une position dans laquelle je n' ai plus rien à faire, et dont ma délicatesse m' empêchait de vous parler. -vous me contraignez à vous donner des raisons plus positives, je vous les donne. Ce n' est pas à M Jacques, l' enfant sans nom, ce n' est pas au fils de Clara Vignot, l' ouvrière sans fortune, que je refuse la main de ma nièce ; je la refuse à M De Boisceny, homme du monde, portant un nom dont je ne connais pas l' origine et ayant vingt-cinq mille livres de rente dont je ne connais pas la source.

Jacques.

Répondez, je vous prie, ma mère, à cette question à laquelle je ne saurais que répondre, moi, puisque je vous l' ai adressée tout à l' heure.

p119

Clara.

Sois juge alors : M Sternay lève sous tes yeux le voile du passé ; il voudrait, pour s' excuser, arriver à te faire accuser ta mère ; il appelle à son aide une supposition infâme, soit. (*s' adressant à Sternay.*) vous savez ce qui eut lieu, n' est-ce pas, une heure après notre dernière entrevue, il y a vingt ans ? ... je parvins à vous rejoindre chez votre mère, qui voulut me faire chasser par ses gens, moi, la mère de votre fils. Ce que je vous dis alors, je ne me le rappelle plus, j' étais folle de colère et de douleur. Ce que je sais, c' est que je refusai la donation, l' aumône que vous m' aviez laissée, que je la jetai à vos pieds et que je rentrai chez moi, mourante, désespérée, sans ressources. Dieu m' est témoin cependant que je vous aimais tant à cette époque, que, si vous m' aviez avoué la vérité, au lieu de me mentir, je m' y serais résignée. Croyez bien que, pendant ces longues heures de solitude auxquelles vous me condamnâtes souvent, tout en berçant mon fils qui est aujourd' hui un homme, qui nous interroge et qui va me condamner peut-être, croyez bien que

j' avais prévu ce dénouement fatal. Je n' en disais rien à personne, mais je pensais bien que M Sternay n' épouserait jamais l' ouvrière Clara, qu' il ne reconnaîtrait jamais son fils ; car, lorsque le coeur d' un père n' a pas eu cette idée le jour même de la naissance de son enfant, elle ne lui vient pas plus tard. Seulement, je me disais : " quand le moment de notre séparation sera venu, il me l' avouera franchement et loyalement, il me demandera mon pardon, sans lequel il ne saurait être heureux ; il me donnera cette dernière preuve d' estime, je lui donnerai cette dernière preuve d' affection, et, de temps en temps, quand je le rencontrerai, un sourire visible pour moi seule, une larme peut-être me payera de tout ce que j' aurai souffert. "

Jacques, *ému et ne voulant pas l' être.*
ma mère !

p120

Clara.

Après cette scène violente, je tombai malade. Je fus soignée, comme une soeur par son frère, par un jeune homme qui avait l' âge que tu as aujourd' hui, Jacques. Il était sans parents, sans amis, et, de plus, frappé d' une maladie qui bornait son existence à quelques mois de fièvre et d' insomnie. Et moi qui venais de perdre toutes mes espérances en une journée, qui n' avais que toi à qui conter mes peines, toi qui étais trop jeune pour les comprendre, je fus prise de pitié, d' attachement pour ce pauvre être qui escomptait sa vie à sauver la mienne. J' eus pour lui une sorte d' amour maternel. J' entrepris à mon tour la guérison de ce malade. Je prolongeai sa vie de deux mois au delà du terme fixé par la science ; mais c' est tout ce que je pus faire, et, un matin du mois d' avril, il mourut en croyant enfin à la vie, dernière espérance que Dieu accorde souvent à ceux qui vont mourir. Ce fut une grande douleur pour moi, je ne te le cache pas. Quand on ouvrit le testament du mort, on trouva qu' il nous laissait toute sa fortune, que j' acceptai par ambition pour toi et comme une revanche de la destinée. Il n' avait pas de famille, je ne frustrais donc personne. J' achetai une terre que l' on nomme Boisceny. Je m' y retirai avec toi. Les gens du pays me donnèrent plutôt que je ne pris le nom de cette terre ; ce nom te resta, consacré par le bien que je te faisais faire autour de toi. Je t' élevai de mon mieux, en te disant que j' étais veuve et que ton père était mort lorsque tu étais tout enfant. Voilà le seul mensonge dont je sois

coupable, et Dieu sait dans quelle bonne intention
je le faisais.
Jacques.
Est-ce tout, ma mère ?
Clara.
Oui.

p121

Jacques, à *Sternay*.
vous étiez en droit de me dire ce que vous m'avez
dit tout à l'heure, monsieur ; vous êtes en droit de
me refuser votre nièce. Recevez mes excuses pour
les paroles que je me suis permises. (*mouvement
de Sternay.*) maintenant, monsieur, vous pouvez
vous retirer, nous n'avons plus rien à nous dire.
Sternay sort.

ACTE II SCENE VI

Jacques, Clara.
Jacques, à *Clara*.
adieu, ma mère.
Clara.
Tu me quittes ? Où vas-tu ?
Jacques.
Oh ! Je n'en sais rien. Tout droit devant moi.
Clara.
Que crois-tu donc ?
Jacques.
Je crois que vous m'avez dit la vérité, ma mère ;
je crois que vous n'avez rien à vous reprocher,
j'en suis sûr, mais je suis bien malheureux !
Clara.
Jacques ! Tu doutes de moi ?
Jacques.
Non ; mais je suis forcé de me dire que mon père est
quitte envers moi, envers vous, envers le monde.
Clara.
Pourquoi ?
Jacques.
Parce que l'intervention immédiate d'un étranger dans

p122

votre abandon et dans votre douleur, l'influence
de ce sauveur sur tout votre avenir, donnent
quittance à M Sternay des remords qu'il désirait

tant ne pas avoir. Et moi, comment voulez-vous que je vive maintenant ? à chaque pas que je ferais, je croirais entendre autour de moi : " vous voyez bien cet homme, on l' appelle M De Boisceny ; ce n' est pas son nom ! Son nom est Jacques. Quant à son père, on ne le connaît pas ! -il est riche... d' où lui vient cette fortune ? ... d' un jeune homme, d' un enfant qui se mourait, et qui, dominé par la mère de M Jacques, lui a laissé en mourant tout ce qu' il possédait. "

Clara.

Jacques !

Jacques, *qui commence à ne plus se contenir.*
voilà ce que, depuis vingt ans, on a dû dire autour de moi sans que je l' entende, voilà ce que j' entendrai, maintenant que je connais la vérité.

Clara.

J' étais une pauvre fille sans instruction, sans connaissance du monde, je t' adorais ; que fallait-il faire ?

Jacques, *éclatant.*

il fallait accepter l' aumône de mon père, ou refuser selon ce que votre dignité vous conseillait, mais il ne fallait pas accepter le don de cet étranger, n' eussiez-vous eu à me donner que du pain et de l' eau ; puis, quand j' aurais été en âge de comprendre, il fallait m' avouer toute la vérité et faire de moi un ouvrier obscur, sans autre ambition que son pain de chaque jour, sans autre éducation que le respect de sa mère et l' honnêteté de sa vie. Si vous n' aviez pas de quoi me nourrir, il fallait me mettre dans un hospice, il fallait me casser la tête sur un pavé, mais il ne fallait pas faire de moi un faux gentilhomme affublé d' un nom d' emprunt, vivant sans pudeur et sans honte d' un double déshonneur.

ACTE II SCENE VII

p123

Les mêmes, Aristide.

Aristide, *qui est entré pendant les derniers mots, levant la main sur Jacques.*

misérable ! ...

Jacques, *avec colère.*

monsieur !

Aristide, *le regardant en face.*

oh ! Tu ne me fais pas peur. Je te répète que

l'homme qui insulte une femme est un lâche, mais
que l'homme qui insulte sa mère est plus misérable
qu'un laquais et un voleur. Ne dis pas un mot, ne
fais pas un geste... je t'étrangle comme un chien !
Que je suis bête, moi ! Je m'emporte... un notaire...
et la situation est impossible. (*prenant Jacques
par le bras.*) allons, va embrasser ta mère,
imbécile !

Jacques, *se jetant aux pieds de sa mère.*
ah ! Vous avez raison, je suis un misérable.
Clara.

Mon pauvre enfant !

Jacques, *tendant la main à Aristide et
s'adressant toujours à sa mère.*
pardonne-moi, pardonne-moi, je t'en prie !
Clara.

Oui ! Je te comprends et je te pardonne.
Jacques.

J'ai eu un moment de folie, mais je m'attendais si
peu à cette nouvelle ! ... maintenant, je suis calme,
et nous ne parlerons plus jamais de cela. Mais
j'ai besoin de pleurer encore un peu. J'allais avec
tant de confiance dans la vie ! Cet homme a été
cruel pour moi. Un père ! ...

p124

c'est étrange ! Peut-être est-ce ma faute. Il me
semble cependant qu'un mot de lui eût suffi pour
que je l'aimasse depuis vingt ans. Mais quand il
m'a dit si tranquillement qu'il n'avait jamais eu
d'enfants, quand je me suis vu si simplement et si
facilement rayé de sa vie, j'ai éprouvé une
sensation intraduisible, j'ai eu le cœur comme
inondé de glace tout à coup ; enfin, il paraît que
la vie a de ces épreuves-là. Il me reste la
conscience que je suis un honnête homme, et votre
amour, n'est-ce pas, ma mère ? ... car tu me
pardonnas, et tu m'aimes...

Aristide.

Et bien d'autres encore t'aiment ! ... moi, par
exemple ! Et Mademoiselle Hermine aussi !

Jacques.

Oui, peut-être... mais ne comptons pas là-dessus.
La pauvre enfant n'est pas libre... et puis elle
ne savait pas... il ne faut pas trop demander au
cœur d'une femme. Le mieux est de tout prévoir.
Nous allons partir. Nous vivrons tous ensemble à
la campagne. Nous verrons ce que le temps décidera.
(*à sa mère.*) cela te convient-il ?

Clara.

Tu le demandes ?

Jacques.
Il y a d' autres gens que nous qui souffrent. Nous
tâcherons de faire du bien !
on frappe.
Aristide.
Entrez.
*Jacques, qui était aux genoux de sa mère, s' est
levé et s' essuie les yeux.*

ACTE II SCENE VIII

p125

les mêmes, Le Marquis.
Le Marquis.
M De Boisceny ?
Jacques.
Me voilà, monsieur.
Le Marquis.
Je suis chargé d' une lettre pour vous, monsieur.
il remet une lettre à Jacques.
Jacques, *lisant.*
" monsieur, vous pouvez remettre en toute confiance
à m le marquis D' Orgebac, mon oncle, les papiers
dont vous avez bien voulu vous charger pour moi.
Je regrette de partir sans avoir pu vous remercier
moi-même, mais je vous prie de croire, monsieur, à
ma reconnaissance et à l' expression de mes sentiments
les plus distingués. Henriette Sternay. "
*(il prend les papiers dans sa poche et les donne
au marquis.)* voici ces papiers, monsieur ; vous
prierez Madame Sternay de m' excuser si je ne les
lui ai pas remis dès que je les ai reçus, mais
j' avoue que je les avais oubliés au milieu de
préoccupations personnelles.
Le Marquis.
Voulez-vous me donner votre main, monsieur ?
Jacques, *lui tendant la main.*
avec plaisir.
Le Marquis.
Au revoir, monsieur.
Jacques.
Au revoir.
Le Marquis, *à Clara.*
vous pouvez être fière de votre fils, madame, c' est
un

p126

homme d'honneur. Il avait une vengeance dans les mains, il n'y a pas même pensé.

Clara.

Merci, monsieur !

Jacques, *au marquis*.

pardon, monsieur le marquis ; mais, puisque vous paraissez vous intéresser à moi, voulez-vous me permettre de vous adresser une question ?

Le Marquis.

Certainement.

Jacques.

Vous savez ce qui s'est passé entre M Sternay et moi ?

Le Marquis.

Oui.

Jacques.

Et Madame Sternay ?

Le Marquis.

Elle sait seulement que le mariage est rompu, sans connaître les causes de cette rupture.

Jacques.

Et Mademoiselle Hermine ?

Le Marquis.

A reçu l'ordre de ne plus penser à vous, sans autre explication.

Jacques.

Alors ?

Le Marquis.

Alors, elle a voulu savoir les raisons de cet ordre ; et comme on a refusé de les lui dire, vous connaissez son caractère, elle s'est disposée à venir les demander elle-même à madame votre mère.

p127

Jacques.

Et ?

Le Marquis.

Et, comme ma soeur n'a pas trouvé la démarche convenable, elle l'a empêchée ; et, pour n'avoir pas à l'empêcher de nouveau, elle renvoie Hermine au couvent.

Jacques.

Jusqu'à ?

Le Marquis.

Jusqu'à sa majorité.

Jacques.

Merci, monsieur. (*le marquis salue et sort. -à Aristide, moitié triste, moitié gai.*) eh bien, parrain, je crois que voilà une rude journée.

ACTE III SCENE I

p128

chez le marquis D' Orgebac.

Le Marquis, Aristide.

Le Marquis.

Ainsi, mon cher Monsieur Fressard, vous aurez la bonté de faire cela pour moi : vous avez bien compris ?

Aristide.

Parfaitement. J' ai compris que vous m' avez invité, pendant mon séjour à Paris, à venir passer la journée à la campagne et que vous m' envoyez discuter un bail avec votre fermier.

Le Marquis.

Je vous demande pardon, mon cher Monsieur Fressard, mais...

Aristide.

Je plaisante, monsieur le marquis. Depuis un an, depuis le jour où nous nous sommes rencontrés pour la première fois, et où vous avez tendu si cordialement la main à Jacques, je vous ai été tout acquis. Vous me faites l' honneur de m' inviter à passer la journée avec vous, et vous me donnez un acte à rédiger : c' est tout bénéfice et je vous en remercie.

p129

Le Marquis.

J' aime les natures droites et franches ; vous m' avez plu tout de suite. Je vous en veux seulement de ne pas m' avoir amené Madame Fressard. Je suis un garçon, c' est vrai, mais un bien vieux garçon.

Aristide.

Ce n' est pas pour cela que Victoire n' est pas venue, mais elle ne va et ne peut aller nulle part à cause de ses enfants.

Le Marquis.

Combien avez-vous donc d' enfants.

Aristide.

Neuf : le nombre des muses.

Le Marquis.

Ce sont des filles ?

Aristide.

Tous garçons !
Le Marquis.
Et quel âge a le dernier de vos garçons ?
Aristide.
Le dernier a un mois.
Le Marquis.
Alors, Madame Fressard est encore souffrante ?
Victoire ? On voit bien que vous ne la connaissez pas, monsieur le marquis ; il y a quinze jours qu' elle trotte comme s' il ne s' était rien passé, et elle est prête à recommencer... si on veut.
Le Marquis.
Et vous êtes heureux d' avoir tant d' enfants ?
Aristide.
Ma foi, oui ! L' aîné a dix-neuf ans. Il est venu au monde

p130

neuf mois, jour pour jour, après mon mariage ; il est à Saint-Cyr. Il va très bien : voilà sa carrière trouvée. Le second a dix-sept ans, il a du goût pour le commerce : il sera commerçant. Je veux bien diriger mes enfants, mais je ne veux pas les contrarier. Voyez-vous, monsieur le marquis, j' ai toujours vécu en province. Par ma profession, j' ai été à même de voir de près les vices, les passions, les tendances des hommes. Ils sont dans le faux tant qu' ils sont en dehors de la famille, comme fils, comme époux, comme père. Le but de la nature est que l' homme ait beaucoup d' enfants, qu' il les élève bien pour qu' ils soient utiles, et qu' il les aime bien pour qu' ils soient heureux. Se marier quand on est jeune et sain, choisir, dans n' importe quelle classe, une bonne fille honnête et saine, l' aimer de toute son âme et de toutes ses forces, en faire une compagne sûre et une mère féconde, travailler pour élever ses enfants et leur laisser en mourant l' exemple de sa vie : voilà la vérité. Le reste n' est qu' erreur, crime ou folie.
Le Marquis.
Vous êtes un grand philosophe, mon cher Monsieur Fressard.
Aristide.
J' ai eu un bon père, j' ai un bon estomac et j' ai une bonne femme : voilà tout. C' est dans les idées ci-dessus que j' ai élevé Jacques, car je remplaçais son père, heureusement ; aussi, quand le pauvre garçon a rencontré votre petite-nièce, il ne voulait plus en démordre. Enfin, il y a les gens comme vous, monsieur le marquis, qui, n' ayant jamais été mariés et n' ayant jamais eu d' enfants,

sont utiles aux enfants des autres. Ces gens-là, il faut les bénir et les aimer comme je vous aime depuis que je vous connais. Là-dessus, je vais faire votre bail, et il sera bien fait, je vous en réponds.

Le Marquis.

Je suis tranquille.

p131

Aristide.

On dîne à six heures ?

Le Marquis.

à six heures précises.

Aristide.

Je vous préviens que j' aurai faim. La régularité des repas, voilà encore une chose importante dans la vie. L' appétit c' est la conscience du corps !

Le Marquis.

Et Jacques vient dîner avec nous ?

Aristide.

Il n' est pas sûr de pouvoir dîner. -il partira peut-être ce soir, mais il viendra toujours vous rendre ses devoirs. à tantôt !

Le Marquis.

à tantôt !

Sternay entre au moment où Aristide sort.

ACTE III SCENE II

Le Marquis, Sternay.

Sternay.

Je connais cette figure-là. Quel est ce monsieur, mon oncle ?

Le Marquis.

C' est un notaire... c' est mon notaire.

Sternay.

Je l' ai vu quelque part.

Le Marquis.

Tu as dû le voir. Tu dînes avec nous ?

p132

Sternay.

Oui, oui, ainsi que la marquise, ma femme et ma nièce. Vous avez reçu ma lettre ?

Le Marquis.

Oui, et j' ai invité quelques personnes pour que

vous ne vous ennuyiez pas trop et pour fêter ton retour, car voilà près d' un an que nous ne nous sommes vus.

Sternay.

Onze mois !

Le Marquis.

Et vous avez fait un bon voyage ?

Sternay.

Superbe, et qui a fait beaucoup de bien à Henriette.

Ce golfe de Naples est magnifique. Et vous, qu' est-ce que vous êtes devenu pendant ce temps-là ?

Le Marquis.

La chambre, quelques travaux de commission, une promenade à cheval ou en voiture, la chasse, mes livres, deux ou trois bons amis : voilà.

Sternay.

Eh bien, moi, mon cher oncle, vous me voyez avec des idées nouvelles.

Le Marquis.

Ah ! Ah !

Sternay.

Je viens vous les communiquer et vous demander vos conseils. Vous savez combien je vous aime et quelle confiance j' ai dans votre expérience et votre sagesse.

Le Marquis.

Tu es bien bon. Je t' écoute.

Sternay.

J' ai quitté les affaires.

p133

Le Marquis.

Depuis longtemps ?

Sternay.

Depuis six mois.

Le Marquis.

Est-ce qu' elles étaient mauvaises ?

Sternay.

Excellentes ; mais j' ai trouvé à réaliser un beau bénéfice, et puis je voyageais ! J' ai vendu ma part.

Le Marquis.

Ta mère le désirait ?

Sternay.

Oui.

Le Marquis.

Et quand elle veut une chose...

Sternay.

Elle la veut bien, je vous en réponds.

Le Marquis.

Du reste, elle n' a pas à se plaindre. Tu as

toujours été très soumis.

Sternay.

Oh ! Mon dieu, en somme, c' est une femme d' un grand sens et d' une grande vertu.

Le Marquis.

Oui, oui.

Sternay.

J' ai donc vendu ma part. Ai-je eu tort ?

Le Marquis.

Tu as eu raison.

Sternay.

Vous m' approuvez ?

p134

Le Marquis.

Je t' approuve.

Sternay.

Vous ne vous moquez pas de moi ?

Le Marquis.

à quel propos ?

Sternay.

Cela vous est arrivé souvent. Me voilà donc libre !

Que faire ? Il m' est venu une idée.

Le Marquis.

Qui est ?

Sternay.

Qui est une idée d' ambition.

Le Marquis.

Tiens, tiens !

Sternay.

Mais de cette ambition qui pousse de quarante à cinquante ans.

Le Marquis.

Avec le ventre ?

Sternay.

Justement. C' est ennuyeux de ne pas être quelque chose. On s' en aperçoit quand on voyage ; il n' est plus permis à un homme de mon âge de ne pas être au moins membre du conseil général et décoré.

Le Marquis.

Tu veux avoir de la garde nationale à ton enterrement, je te vois venir.

Sternay.

Enfin je vois tant d' imbéciles qui ont des positions...

Le Marquis.

que tu dis que tu y as tout autant de droits qu' eux.

p135

Sternay.
Vous me comprenez ?
Le Marquis.
Parfaitement.
Sternay.
Il n' y a qu' un moyen d' arriver à quelque chose.
Le Marquis.
C' est ?
Sternay.
C' est la députation. J' ai une position honorable,
une belle fortune, des amis dans mon département.
J' ai usé de mon influence pour les autres ; à mon
tour.
Le Marquis.
Eh bien, mon cher ami, tu as eu une idée excellente.
Sois un homme politique ; ça ne peut faire de mal
à personne. Et tu comptes siéger dans l' opposition ?
Sternay.
Oh ! Ma foi, non.
Le Marquis.
Tu te rallies, alors ; car ta mère avait cru devoir
être légitimiste.
Sternay.
Il y a si longtemps !
Le Marquis.
Elle t' approuve, alors ?
Sternay.
C' est elle qui...
s' arrêtant.
Le Marquis.
Achève donc, c' est elle qui t' a donné ce conseil ?
Sternay.
Eh bien, oui.

p136

Le Marquis.
C' est un conseil excellent.
Sternay.
Et vous m' aiderez ?
Le Marquis.
Comment ?
Sternay.
En me recommandant au ministre, avec qui vous êtes
très lié.
Le Marquis.
Tu voudrais être le candidat du ministère ?
Sternay.
Dans mon département, où les élections vont avoir
lieu.
Le Marquis.

Je te présenterai au secrétaire du ministre.
Sternay.
Quand ?
Le Marquis.
Tout à l' heure.
Sternay.
Il va venir ?
Le Marquis.
Je l' attends ; et il a une grande influence sur le
ministre.
Sternay.
à merveille. Le reste ne dépend plus que de vous.
Le Marquis.
Il y a donc un reste ?
Sternay.
Oui.

p137

Le Marquis.
Voyons-le.
Sternay.
Vous me répondrez : oui ou non, sans vous gêner.
Le Marquis.
Mais va donc.
Sternay.
Eh bien, je viens vous dire tout simplement : il n' y
a que vous qui ayez le titre et le nom de nos aïeux
paternels ; vous êtes garçon, vous ne comptez pas
vous marier. Ce titre et ce nom mourront avec vous.
Franchement, ce n' est pas juste, et, puisque vous
n' avez qu' un mot à dire pour qu' ils restent dans
la famille...
Le Marquis.
Comment ?
Sternay.
Adoptez-moi : vous n' avez pas d' enfant.
Le Marquis.
Ni toi non plus.
Sternay.
Moi, je suis marié.
Le Marquis.
Et ta femme est encore jeune... on ne sait pas ce
qui peut arriver. C' est encore une bonne idée que
tu as eue là, mais il y a vingt ans que ta mère l' a
eue avant toi. à l' époque de ton mariage, elle m' en
a cassé la tête.
Sternay.
Et vous avez refusé ?
Le Marquis.
Tu as dû t' en apercevoir.
Sternay.

Mais aujourd' hui ?

p138

Le Marquis.
 Aujourd' hui, je refuse toujours.
 Sternay.
 Me croyez-vous indigne de porter votre nom ?
 Le Marquis.
 Non. Mais, puisque tu en as déjà un, qui est celui
 de ton père et qui est très bien... Sternay...
 c' est très joli, garde ton nom, je garderai le mien.
 Ah ! Si tu n' en avais pas du tout... si tu étais comme
 ton fils, par exemple, je ne dis pas, et encore,
 tu as bien refusé ton nom à ton fils quand il est
 venu te le demander !
 Sternay.
 Mon fils ? Mon fils ? D' abord, il n' est pas venu me
 le demander, et puis c' est tout autre chose, et,
 puisque vous me parlez de cette histoire...
 Le Marquis.
 Mon cher ami, à ton âge comme au mien on sait ce
 qu' on fait, et, si tu n' as pas épousé la mère de ton
 enfant, si tu n' as pas reconnu ton fils, si tu ne
 lui as pas donné ta nièce, tu avais certainement
 d' excellentes raisons.
 Sternay.
 Oui, excellentes.
 Le Marquis.
 Je voudrais bien les connaître.
 Sternay.
 Ah ça ! Voyons, mon oncle, est-ce vous qui allez me
 faire de la morale, après la vie que vous avez
 menée ?
 Le Marquis.
 Moi, mon cher, je n' ai pas à me reprocher d' avoir
 jamais compromis une femme ou déshonoré une fille.
 Je n' ai heureusement rencontré que des personnes qui
 avaient pris leurs précautions avant de me connaître.
 Je n' ai eu que des amours de table d' hôte. J' ai
 mangé du

p139

plat que me passait mon voisin de droite, je l' ai
 passé à mon voisin de gauche, j' ai payé et je suis
 parti. Si j' avais été à ta place...
 Sternay.
 Vous auriez fait ce que j' ai fait.
 Le Marquis.
 Non.
 Sternay.
 Vous n' auriez pas épousé une ouvrière dont la mère
 était mercière en province, le père cantonnier et
 la tante femme de ménage. Voyons, mon oncle, il faut

être juste, on ne fait pas de ces mariages-là.

Le Marquis.

Soit. Mais on reconnaît l' enfant.

Sternay.

Pas davantage. On n' embarrasse pas toute sa vie pour une erreur de jeunesse. On assure à l' enfant de quoi vivre, comme je l' ai fait (ce n' est pas ma faute si sa mère n' a pas accepté), et on se conduit, en faisant ainsi, comme deux hommes sur cent. Et ce n' est pas quand un enfant a vingt-trois ans, qu' il y a vingt ans qu' on n' a entendu parler de lui, qu' on n' y pense plus, qu' on est marié, qu' on est vieux, qu' on ne sait pas ce qu' il a pu faire, qu' il porte un autre nom que celui de sa mère, qu' il vient presque vous provoquer, car j' ai vu le moment où il me provoquait, qu' on va le reconnaître, faire un scandale, se brouiller avec sa mère et avec sa femme. Si ce garçon avait été malheureux... mais il est plus riche que moi.

Le Marquis.

Oui, s' il avait crevé de faim, tu lui aurais alloué six cents francs de pension et peut-être autant à la mère, mais il n' avait besoin que d' un nom. Alors, à ce qu' il paraît, tu as invoqué la société, la morale ! Tu as dû être

p140

bien beau ! J' aurais voulu être là ! Et, pour sortir de la fausse situation où tu étais, tu as eu le courage de vouloir faire croire à ton fils que sa mère avait eu un amant... quand tu savais le contraire.

Sternay.

Il y avait cent à parier...

Le Marquis.

Tu mens ! ... tu savais très bien à quoi t' en tenir, et, en tout cas, s' il y avait cent à parier, ce n' était pas à toi de tenir le pari, surtout contre ton fils. Et, quand sa mère s' est expliquée devant toi, tu pouvais, tu devais revenir sur ce que tu avais dit. Et, en admettant que tu aies cru avoir de bonnes raisons pour ne pas t' occuper de ton fils, depuis un an ton silence n' a pas d' excuse.

Sternay.

Mais comment connaissez-vous tous ces détails ?

Le Marquis.

Je les connais, peu t' importe comment, et je trouve que tu as commis là une petite infamie, mon bonhomme. Ta conscience ne te dit rien. Tant mieux pour toi, et n' en parlons plus. Ce n' est pas pour cela que tu es venu. Tu veux être député, tu veux

être un homme politique, je ne t' en empêche pas ;
arrange-toi avec le gouvernement ; c' est ton
affaire. Mais tu veux que je t' adopte et que je te
donne mon nom et mon titre ? Ceci est autre chose,
et je te le refuse net. Chacun a ses petites raisons.
Je ne te donne pas les miennes. Qu' il te suffise
de savoir qu' elles sont excellentes aussi.
Là-dessus, aime toujours bien ta maman, ne fais rien
pour lui déplaire et garde le caractère que tu as,
tu seras toujours heureux ; c' est moi qui te le dis.
Tu ne tiens pas à ce que je t' embrasse, après ce
petit discours ; c' est inutile ; nous nous aimerons
bien sans cela. *à la marquise, qui entre avec
Hermine et Madame Sternay.)* bonjour, ma
chère soeur.

ACTE III SCENE III

p141

Les mêmes, La Marquise, Henriette, Hermine.
La Marquise.
Bonjour, mon ami.
Le Marquis.
Vous allez bien, chère Henriette ?
Henriette.
à merveille, merci.
Le Marquis, *à Hermine.*
et toi, l' enfant, on t' a donc permis de sortir du
couvent aujourd' hui ?
Hermine.
Pour votre fête, c' était bien le moins.
Le Marquis.
En effet, c' est ma fête.
Hermine, *l' embrassant.*
et je vous la souhaite bonne et heureuse.
Le Marquis.
Merci, chère petite ; mais le couvent te réussit.
Hermine.
Je ne me suis jamais si bien portée.
Le Marquis.
Le fait est que tu as une mine superbe ; -tu es
engraissée.
Hermine.
J' ai cinq centimètres de plus à la taille, et j' ai
grandi un peu. On est très bien au couvent.

p142

Le Marquis.
Tu t' y plais, alors ?
Hermine.
Beaucoup.
elle va déposer son chapeau sur un meuble.
La Marquise, à son fils.
eh bien ?
Sternay.
Il a refusé net.
La Marquise.
Sous quel prétexte ?
Sternay.
Sous le prétexte qu' il ne veut pas.
La Marquise.
Je me charge de le décider, moi.
Le Marquis, à *Henriette*.
ce que dit Hermine est-il vrai ?
Henriette.
Je le crois.
Le Marquis.
Pas un mot de M De Boisceny ?
Henriette.
Pas une syllabe.
Le Marquis.
Même à vous ?
Henriette.
Même à moi.
Le Marquis.
Que vous a dit la supérieure du couvent ?
Qu' Hermine mange, boit, dort, cause et rit avec
ses camarades comme autrefois.

p143

Le Marquis.
Et vous ne l' avez pas interrogée ?
Henriette.
Non. Si Hermine devait répondre franchement à mes
questions, elle m' aime assez pour ne pas attendre
que je les lui fasse. Je respecte son secret, si
elle en a un, d' autant plus facilement que je ne
puis rien pour elle.
Hermine, *s' approchant du marquis*.
puis-je lire ce livre, mon oncle ? Il n' y a rien
dedans qu' une jeune fille ne puisse lire ?
Le Marquis.
Rien ; d' ailleurs, il est en anglais.
Hermine.
Je sais l' anglais, je l' ai appris cette année.
Le Marquis.
Lis-le alors tant que tu voudras, ou plutôt tant

que tu pourras.
*hermine va se mettre dans un coin avec son livre
et paraît lire très attentivement.*
Henriette.
Vous voyez.
Le Marquis.
Oui ; après tout, un an de couvent change bien une
fille.
Henriette.
Elle n' est pas de celles qui changent en un an.
La Marquise, *haut*.
mon frère !
Le Marquis.
Ma chère soeur ?
La Marquise.
Est-ce un secret que vous avez avec Madame Sternay ?

p144

Le Marquis.
Oui.
La Marquise.
Alors, je vous retiens après elle. Il n' y a pas
besoin de prendre un numéro ?
Le Marquis.
C' est inutile, je me le rappellerai. *à Henriette.*
et Hermine ignore toujours pourquoi son mariage
n' a pas eu lieu ?
Henriette.
Toujours.
Le Marquis.
Mais vous, connaissez-vous la cause de cette
rupture ?
Henriette.
Oui : la marquise m' a dit que M De Boisceny
n' avait pu justifier de la position qu' il s' était
donnée, et que, du reste, il avait compris
lui-même qu' il ne devait plus prétendre à cette
union.
Le Marquis.
Voilà tout ?
Henriette.
Oui.
Le Marquis.
Et Sternay ne vous a rien dit, lui ?
Henriette.
Rien. Il a confirmé le dire de sa mère.
Je vous dirai tout, moi ; car il faut que vous
sachiez la vérité. Ces gens-là sont par trop
égoïstes, et, quand vous serez au courant, vous
m' aiderez, si ces deux enfants s' aiment toujours,
à conclure leur mariage.

Henriette.

Ce qu' il y a de certain, c' est que M De Boisceny
s' est conduit avec moi comme le plus galant homme
du monde.

Le Marquis.

C' est vrai.

La Marquise, *haut*.

eh bien, mon frère ?

Le Marquis.

On y va, ma soeur ; vous vous ennuyez donc bien
avec votre fils ? à *Madame Sternay*. et vous ?

Peut-on vous demander comment vous avez fait ce
voyage ?

Henriette, *lui tendant la main*.

bien.

Le Marquis.

Vous êtes contente ?

Henriette.

Je n' ai jamais été si heureuse.

Le Marquis.

M De Nervaux est marié ?

Henriette.

Oui ; sa femme est très gentille ; nous nous sommes
rencontrés à Venise.

Hermine, *s' approchant*.

mon oncle, vous savez l' anglais ?

Le Marquis.

Oui.

Hermine.

Que veut dire ce mot : *stubborness* ?

Le Marquis.

Il veut dire : persévérance, petite rusée !

Hermine.

Merci.

ACTE III SCENE IV

Les mêmes, Jacques.

Le Marquis, *voyant arriver Jacques, à la
marquise*.

il faut remettre encore un peu ce que vous avez à me
dire, ma chère soeur ; heureusement, vous passez la
journée avec nous. *présentant Jacques*.

M Jacques Vignot. *présentant la marquise.*
Madame Sternay, ma soeur, née D' Orgebac. Votre mère ne vous accompagne pas, mon cher Jacques ?
Jacques.
Non, monsieur le marquis ; ma mère, vous le savez, sort très peu ; et, aujourd' hui, elle active tous mes préparatifs de voyage.
Le Marquis.
Vous partez donc, décidément ?
Jacques.
Ce soir. C' est une bonne nouvelle que je viens vous apprendre.
La Marquise, *à Sternay.*
quelle est cette plaisanterie ? C' est là le fils de Clara Vignot ?
Sternay.
Oui, ma mère ; je n' y comprends rien.
Le Marquis, *présentant Sternay à Jacques.*
mon neveu M Sternay...
Jacques, *saluant.*
j' ai déjà eu l' honneur de me trouver une fois avec monsieur.
Le Marquis, *le présentant à Henriette.*
Madame Sternay...
Jacques salue très respectueusement.

p147

Henriette, *à Jacques.*
je demandais tout à l' heure de vos nouvelles, monsieur ; seulement, je ne connaissais pas le nom sous lequel vous venez de m' être présenté.
Jacques.
C' est pour cela que je me suis fait présenter de nouveau, madame. Le nom que je portais ne m' appartenant pas, j' ai dû le quitter et reprendre mon nom véritable.
Henriette.
Quel que soit votre nom, monsieur, il est celui d' un homme que j' estime et à qui je suis heureuse de le dire.
Jacques.
Je vous remercie, madame.
La Marquise, *à elle-même.*
qu' est-ce que tout cela signifie ?
Jacques, *allant à Hermine et lui tendant la main.*
bonjour, Hermine.
Hermine, *lui donnant la main.*
bonjour, Jacques ; vous n' avez donc pas douté de moi ?
Jacques.
Pas un seul instant.

Hermine.
Ni moi de vous.
La Marquise.
Est-ce que vous devenez folle, Hermine ?
Hermine.
Je ne crois pas, bonne maman.
La Marquise.
Que veut dire alors cette façon d' être avec monsieur ?
Elle est toute simple : monsieur et moi, nous nous

p148

aimions, l' année dernière, nous nous le sommes dit, et j' ai juré à monsieur d' être sa femme comme il m' a juré d' être mon mari. Vous avez cru devoir vous opposer à notre mariage, sans me dire pourquoi, et je n' ai pu mettre aucun empêchement à votre volonté, puisque je suis mineure. D' ailleurs vous êtes plus âgée que moi, vous avez l' expérience et je pouvais m' être trompée moi-même ; vous agissiez en personne sensée. Mais les gens comme monsieur et moi n' ont qu' une parole, et, quand ils l' ont donnée, c' est pour la vie. Après une année de séparation forcée, nous nous retrouvons chez mon oncle, chez votre frère, chez un homme honorable enfin, qui accueille monsieur comme un ami, ce qui est la preuve que monsieur est toujours digne au moins de mon estime. Nous nous tendons franchement la main devant tout le monde et en toute confiance, ce qui me paraît plus convenable que d' attendre une occasion de nous parler, tout bas, dans un coin. Voilà, bonne maman, l' explication de ma conduite.

La Marquise.
Et peut-on savoir maintenant quels sont vos projets ?
Hermine.

Oui, bonne maman : si vous me les aviez demandés plus tôt, je vous les aurais dits plus tôt. Mes projets sont d' épouser M Jacques Vignot, puisque je l' aime toujours, comme je voulais épouser M Jacques De Boisceny ; ce n' est plus le même nom, mais c' est le même homme.

La Marquise.
Et quand comptez-vous épouser monsieur ?
Hermine.
Quand vous ne pourrez plus faire autrement, grand' mère, que de vous laisser convaincre.
La Marquise.
C' est bien, mademoiselle, mais jusque-là ?

p149

Hermine.

Jusque-là, bonne maman, vous me remettrez, je pense, au couvent où j' étais encore ce matin, et vous aurez bien raison ; car, outre qu' il vous serait sans doute désagréable d' avoir sans cesse auprès de vous une petite-fille aussi désobéissante que moi, de mon côté, c' est l' endroit où je désire le plus rester, jusqu' à vingt et un ans, ayant le grand désir d' apprendre toutes les choses utiles que je ne sais pas encore.

La Marquise.

Alors, si vous voulez, nous partirons tout de suite ; car mon avis à moi est que votre place n' est plus ici.

Hermine.

Je suis à vos ordres, bonne maman.

La Marquise.

Partons donc.

Hermine.

Partons.

elle va prendre son chapeau.

Henriette, *conciliante.*

madame...

La Marquise.

Vous n' avez rien à voir là dedans.

Sternay.

Voyons, ma mère, voyons...

La Marquise.

Vous me trouverez chez moi si vous avez à me parler, mon fils. *au marquis.* quant à vous, mon frère, c' est la dernière fois que vous me voyez dans votre maison, et je vous aurais tenu quitte plus tôt de ma présence, si j' avais pu prévoir les rencontres auxquelles vous m' exposeriez.

Le Marquis.

Comme il vous plaira, ma chère soeur ; mais vous ne

p150

vous êtes rencontrée chez moi qu' avec des personnes que j' estime et que j' aime.

La Marquise.

Venez, Hermine.

Hermine.

Me voici, bonne maman. *très simplement.* au revoir, Jacques.

Jacques.

Au revoir, Hermine.

Hermine et la marquise sortent.

Sternay, à Jacques.

il faut que je vous parle.

Jacques.
Je suis tout à vous, monsieur.
Le Marquis, à *Henriette*.
ces messieurs ont certainement à causer ; venez
faire un tour de jardin, chère Henriette, que je
vous raconte une histoire et que je vous communique
une idée.
Henriette.
Je n' y comprends plus rien : qui est-ce qui a raison
dans cette affaire ?
Le Marquis.
Tout le monde : voilà bien où est la difficulté !
ils sortent.

ACTE III SCENE V

Jacques, Sternay.
Sternay.
Voyons, monsieur, où voulez-vous en venir ?
Jacques.
Moi, monsieur ? Mais à rien du tout.

p151

Sternay.
Votre présence dans cette maison, le jour où j' y
reviens pour la première fois, prouve cependant
que vous avez un but.
Jacques.
Vous êtes complètement dans l' erreur, monsieur.
Sternay.
Qu' êtes-vous venu faire ici ?
Jacques.
Je suis venu voir M D' Orgebac, lui dire adieu,
car je pars ce soir, et j' ignorais non seulement
que vous fussiez chez lui, mais encore que vous
fussiez de retour et que vous fussiez parti. Je
vous avouerai même que, si j' avais su vous rencontrer,
vous et madame votre mère, j' aurais refusé
l' invitation du marquis pour ne pas nous exposer
les uns et les autres aux embarras d' une situation,
désagréable pour ceux-ci, pénible pour ceux-là,
ridicule pour tous. Le marquis ignorait comme moi
que vous lui feriez visite aujourd' hui. Le hasard
seul, cette fois encore, a tout combiné.
Sternay.
Alors, vous êtes très lié avec mon oncle ?
Jacques.
Comme un homme de mon âge peut être lié avec un
homme du sien. Une circonstance indépendante de

notre volonté à tous deux nous a mis en rapport ensemble l' année dernière, une heure après que je vous connaissais. M D' Orgebac s' est pris subitement d' amitié pour moi, il a essayé de m' être utile, il a réussi, et j' ai pour lui la plus vive reconnaissance et la plus sincère affection. Je m' attache très facilement. J' ai ce qu' on appelle une nature aimante. Depuis six mois, nous sommes non seulement en relations affectueuses, mais en relations d' affaires ; j' ai très souvent des communications à lui

p152

transmettre de la part du ministre, dont je suis le secrétaire.

Sternay.

Comment ! C' est vous qui êtes le secrétaire du ministre ?

Jacques.

Oui, monsieur.

Sternay.

Ah ! Je vous fais mon compliment. C' est au marquis que vous devez cette position ?

Jacques.

Un peu, monsieur, et à un travail que je lui ai adressé sur la question qui s' agite en Orient et que j' ai beaucoup étudiée. Le ministre a lu ce travail, il a désiré me connaître, le marquis m' a présenté à lui, lui a même raconté mon histoire, en ne nommant que les personnes qu' il devait nommer, bien entendu ; le ministre s' est montré très bienveillant à mon égard et m' a demandé si je voulais rester auprès de lui ; j' ai accepté, et je crois que je lui suis assez utile.

Sternay.

Vous êtes dans des idées beaucoup plus sages que l' année dernière.

Jacques.

Je suis tout simplement dans les idées d' un homme qui a souffert beaucoup en peu de temps. Un moment, j' ai douté de la vie, je me suis abandonné à la colère, à la haine. J' étais jeune, inexpérimenté, étranger aux grandes émotions ; mais les sentiments de ma véritable nature ont repris le dessus, et je suis redevenu bon comme ma mère m' avait appris à l' être. Il y a de braves gens dans le monde, et, depuis un an, j' ai vu venir à moi des sympathies que je n' avais pas connues jusqu' alors, qui m' ont conseillé, soutenu, dirigé. J' ai beaucoup

d' amis. Et puis les événements les plus douloureux ont quelquefois un bon résultat ; souvent une douleur inattendue, un malheur injuste, donnent à l' homme une énergie et une persévérance qu' il n' eût peut-être jamais trouvées dans le bonheur, et tel est devenu un homme supérieur après avoir souffert, qui n' eût été qu' un homme vulgaire s' il eût toujours été heureux. Je ne suis pas un homme supérieur, mais je commence à être un homme utile, et je le dois aux événements imprévus de l' année passée. Je n' ai donc pas à vous en vouloir, monsieur ; j' ai presque à vous remercier, quoique le bien que vous m' avez fait, vous me l' ayez fait un peu malgré vous. Je sers mon pays dans la mesure de mes forces, sans bruit et sans ostentation. J' avais le goût naturel de l' obscurité, ma naissance m' en a fait un devoir, et ce ne serait que poussé par une volonté plus forte que la mienne, que je consentirais à en sortir. Je n' ai pas d' ambition et je comprends que je ne puis pas avoir d' orgueil. Je dois le jour à une faute ; je n' en rougis ni ne m' en vante ; je ne le cache ni ne l' avoue ; je l' accepte comme un fait, et je crois que nul ne sera en droit de reprocher cette faute soit à ma mère, soit à moi, en voyant la modestie de notre vie à tous les deux. Cependant, comme Dieu est juste, il m' envoie une compensation dans l' amour de votre nièce. Ni vous ni votre mère ne croyez devoir me la donner, soit ; au lieu de tenir ma femme de sa famille, je la tiendrai de la loi qui, si elle a frappé un côté de mon coeur, consolera du moins l' autre. Vous voyez, monsieur, que je n' ai aucune raison d' en vouloir à personne, que j' ai assez bien arrangé ma vie, et que je suis, je le crois du moins, dans le simple, dans le juste et dans le vrai.

Sternay, *à part*.

mais il est charmant, ce gaillard-là ! *allant à lui*. Jacques...

ACTE III SCENE VI

les mêmes, Henriette.

Jacques, *voulant éviter toute autre explication*.

voici Madame Sternay, monsieur, je vous laisse.

à Henriette, en lui tendant la main.

adieu, madame.

Henriette.

Vous partez, monsieur ?

Jacques.

Je retourne à Paris à l' instant, et je le quitte ce soir.

Henriette.

Ce soir même ?

Jacques.

Oui. Je suis venu dire adieu au marquis et je n' ai que le temps d' aller embrasser ma mère.

Permettez-moi de vous remercier encore une fois, madame, de l' accueil que vous m' avez toujours fait et de la sympathie que vous n' avez cessé de me témoigner.

il salue et sort.

ACTE III SCENE VII

Henriette, Sternay.

Henriette.

Eh bien, le marquis m' a tout raconté.

Sternay.

Qu' est-ce qu' il vous a raconté, chère amie ?

Henriette.

Il m' a raconté que Jacques Vignot est votre fils.

p155

Sternay.

Alors, chère amie, je ne vous le cacherai pas plus longtemps.

Henriette.

Je voudrais même savoir pourquoi vous me l' avez caché.

Sternay.

Quand aurais-je pu vous le dire ?

Henriette.

Avant notre mariage.

Sternay.

Votre famille m' aurait refusé votre main, et...

Henriette.

Et ? ...

Sternay.

Et je vous aimais...

je le veux bien. En tout cas, si vous n' aviez pas le courage de faire cet aveu avant votre mariage, il fallait avoir l' esprit de le faire après, quand on ne pouvait plus rien empêcher. J' aurais pris

cet enfant, je l'aurais élevé auprès de nous.
Sternay.
Vous auriez fait cela ?
Pourquoi pas ?
Sternay.
Mais la mère n'eût pas abandonné son fils.
Henriette.
C'est vrai, on ne pense jamais à la mère dans ces cas-là. Eh bien, monsieur, il fallait épouser la mère. Cela eût probablement mieux valu pour tout le monde.

p156

Sternay.
Henriette !
Henriette.
Enfin il ne s'agit plus du passé. Quels sont vos projets maintenant ?
Sternay, *naïvement*.
qu'est-ce que vous me conseillez ?
Henriette.
Je vous conseille de faire tout au monde pour sortir de la position où vous êtes, qui serait honteuse si elle n'était pas ridicule, car vous étiez ridicule tout à l'heure, monsieur, en présence de votre fils. Cette situation se renouvellera toutes les fois que vous vous trouverez ensemble.
Sternay.
Je ne pouvais rien dire devant ma mère, devant vous et surtout devant Hermine, qui doit ignorer ces secrets de famille ; car vous désirez qu'elle les ignore ?
Henriette.
évidemment ; mais il faut trouver un moyen de la marier tout de suite avec votre fils, puisqu'elle l'aime toujours.
Sternay.
Trouvons-le, je ne demande pas mieux.
Henriette.
Qu'est-ce que c'est que la mère ?
Sternay.
Quelle mère ?
Henriette.
La mère de votre fils ; quelle femme est-ce ?
C'est vrai, vous ne la connaissez pas.

p157

Henriette.

Où voulez-vous que je l' aie connue ? Je vois seulement comment elle a élevé son fils, et, à la juger par là, ce serait une honnête femme.

Sternay.

Clara ? C' est la plus honnête femme du monde.

Henriette.

Merci. Eh bien, alors, monsieur, qu' est-ce que vous attendez ?

Sternay.

Pour ? ...

Henriette.

Pour sauter au cou de votre fils et pour lui donner votre nom.

Sternay.

J' attends ! J' attends ! ... vous voyez les choses comme une femme, avec votre coeur ; moi, je les vois avec ma raison.

Henriette.

Les rôles sont intervertis, alors ; mais votre raison, votre égoïsme même, vous engagent à reconnaître votre fils et à lui donner votre nom.

Vous croyez ?

Henriette.

Si l' on arrive à tirer de vous un père véritable, on aura du bonheur, mais enfin on peut toujours essayer. D' abord c' est votre fils, voilà la meilleure raison ; ensuite vous n' avez pas d' enfant ; enfin, avec le caractère que je lui connais-car il ne tient pas de vous de ce côté-là, il a du caractère, - à la majorité d' Hermine, votre fils ou non, il épousera votre nièce, après les sommations légales.

p158

Sternay.

Ce n' est pas douteux.

Henriette.

L' histoire fera du bruit ; la vérité transpirera ; on se demandera pourquoi vous n' avez pas reconnu cet enfant ; on cherchera dans sa vie ; qu' est-ce qu' on trouvera ? Un homme honorable, intelligent, qui se sera fait sa position tout seul, et l' on dira : " M Sternay a été bien maladroit de ne pas reconnaître un homme qui pouvait lui être si utile. "

Sternay.

Comment ! Lui être si utile ?

Henriette.

Supposez que M Vignot porte votre nom ; aimé comme il l' est du ministre, il peut demander tout ce qu' il voudra pour son père.

Sternay.
C' est vrai.
Henriette.
Vous êtes ambitieux, il vous pousse ; vous avez fait
votre devoir, et vous servez vos intérêts.
Sternay.
C' est parfaitement juste ; après ?
Henriette.
Eh bien, après ? Savez-vous ce qui va arriver, si
vous ne vous décidez pas tout de suite ?
Sternay.
Qu' arrivera-t-il ?
Henriette.
Il arrivera qu' un autre fera ce que vous auriez dû
faire, un autre reconnaîtra votre fils.
Sternay.
Un autre reconnaîtra mon fils ! Quel autre ?

p159

Henriette.
Le marquis.
Sternay.
Mon oncle ?
Henriette.
Lui-même.
Sternay.
Quelle plaisanterie !
Henriette.
Je ne plaisante pas plus qu' il ne plaisantait tout
à l' heure quand il m' annonçait ses intentions.
Sternay.
Il vous a dit ? ...
Henriette.
Que, s' il ne faut qu' un nom à ce jeune homme pour
qu' il épouse Hermine, il lui donnera le sien, et
il le fera comme il l' a dit.
Sternay.
Il en est capable, mais je suis là, heureusement.
Vous êtes une bonne femme, Henriette, et vous
m' avez donné un bon conseil... Jacques portera
mon nom... où est mon chapeau ? *au marquis qui*
entre. ah ! C' est vous, mon oncle ?

ACTE III SCENE VIII

Les mêmes, Le Marquis.
Le Marquis.
Tu es étonné de me voir chez moi ?
Sternay.

Non, mais je pensais à autre chose.

p160

Henriette.

Vous n'avez plus besoin de moi ?

Sternay.

Non, il faut que je cause avec mon oncle. Voulez-vous aller m'attendre à Paris, chez ma mère ?

Dites-lui... non, ne lui dites rien... seulement, qu'elle attende un peu avant de reconduire Hermine à son couvent.

Henriette.

Adieu, mon oncle.

Le Marquis.

Au revoir, ma chère enfant.

Henriette sort.

ACTE III SCENE IX

Le Marquis, Sternay.

Sternay.

Qu'est-ce qu'Henriette vient de me dire, mon cher oncle, que vous voulez reconnaître Jacques ?

Le Marquis.

Oui ; c'est une idée qui m'est venue tout à l'heure en l'embrassant quand il m'a quitté ; j'ai senti que je l'aimais, cet enfant ; au fait, il est de ma famille, puisqu'il est ton fils. Il m'a semblé que c'était le moyen de tout arranger. Je n'ai pas les mêmes raisons que toi, et je venais même pour te consulter.

Sternay.

Je vous remercie, mon oncle, mais votre idée devient inutile.

Le Marquis.

Parce que ?

Sternay.

Parce que c'est moi qui reconnais Jacques.

p161

Le Marquis.

Es-tu sûr de le pouvoir ?

Sternay.

Comment, si je le peux ? Le pouvez-vous, vous ?

Parfaitement.

Sternay.

Eh bien, alors ?
Le Marquis.
Ce n' est pas la même chose.
Sternay.
Non, ce n' est pas la même chose ; car, moi, je suis
le père.
Le Marquis.
Quelle mauvaise raison !
Sternay.
Vous trouvez ?
Le Marquis.
Tu ne l' es plus, il y a prescription.
Sternay.
C' est un joli mot ; mais vous ne comptez pas me
faire concurrence ?
Le Marquis.
Pourquoi pas ? Tu as eu vingt-cinq ans d' avance sur
moi, il fallait en profiter. Je trouve un grand
garçon que j' aime beaucoup et qui m' aime bien, que
personne ne réclame, et qui a besoin d' un nom.
J' ai justement un nom dont je ne sais que faire, et
la preuve, c' est que tu es venu me le demander et
que je te l' ai refusé ; je n' ai plus que quelques
années à vivre, je ne sais pas pourquoi je ne me
donnerais pas le luxe d' un fils pendant ces
dernières années. Ce sera de l' amour filial en

p162

viager. Si l' enfant était à faire, je ne dis pas ;
mais, puisqu' il est tout fait...
Sternay.
Charmant paradoxe, mais je suis là et la loi aussi.
Le Marquis.
La loi ?
Sternay.
Oui ; la loi, le code.
Le Marquis.
Mais la loi est pour moi, mon bon ami.
Sternay.
Je serais curieux de voir cela.
Le Marquis, *voyant entrer Fressard*.
veux-tu le voir tout de suite ?
Sternay.
Je ne demande pas mieux.

ACTE III SCENE X

Les mêmes, Aristide.
Le Marquis.

Voilà justement mon notaire, et il connaît la loi,
celui-là, je t' en réponds ! -arrivez, mon cher
Monsieur Fressard, nous avons besoin de vous pour
élucider un point de droit.

Sternay, *se souvenant*.

Fressard !

Le Marquis, *les présentant l' un à l' autre*.

mon neveu, M Sternay... mon notaire, M Aristide

Fressard.

Aristide.

De quoi s' agit-il ? *au marquis*. voici votre bail,
monsieur le marquis, et bien en règle.

p163

Le Marquis.

Merci.

Sternay.

Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, Monsieur
Fressard ?

Aristide.

En effet, monsieur, il me semble avoir déjà eu
l' honneur de me rencontrer avec vous.

Sternay.

Il y a longtemps, chez...

Aristide.

Chez la mère de mon filleul. Vous allez bien, monsieur,
depuis vingt ans ?

Sternay.

Très bien, je vous remercie ; et vous ?

Aristide.

Pas mal, comme vous voyez.

Sternay.

Eh bien, mon cher Monsieur Fressard, je suis on ne
peut plus heureux de vous rencontrer dans les
circonstances présentes ; vous connaissez mieux
que personne tous les détails auxquels il faudrait
initier mon notaire à moi, et vous serez heureux,
je crois, de me rendre le service que je vais vous
demander.

Aristide.

Je suis notaire ; mon état est de rendre des services.

Qu' est-ce que c' est ?

Sternay.

Voulez-vous parler, mon oncle ?

Le Marquis.

Non, non, parle d' abord, tu parles bien, et puis tu
dirais que j' influence la loi.

p164

Sternay, à *Fressard*.
il s'agit de mon fils.
Aristide.
Vous avez un fils ?
Sternay.
Vous le savez bien... Jacques.
Aristide.
Ah ! Jacques est votre fils ! Depuis quand ? Car
il ne l'était pas l'année dernière.
Sternay.
Il l'est maintenant.
Aristide.
Pour longtemps ?
Sternay.
Pour toujours.
Aristide.
Vous l'avez reconnu ?
Sternay.
Non ; mais je veux le reconnaître ! C'est possible ?
Aristide.
Oui, oui ; on peut toujours reconnaître un enfant.
Sternay.
Vous voyez bien, mon oncle.
Le Marquis.
Va, va.
Sternay.
Quelles sont les formalités à remplir ?
Aristide.
Il faut reconnaître l'enfant par un papier authentique,
à la mairie ou devant notaire.
Sternay.
Ce notaire, ce sera vous, si vous le voulez bien.

p165

Aristide.
Je suis à vos ordres.
Sternay.
Voilà tout ?
Aristide.
Voilà tout.
Sternay.
Eh bien, mon oncle, vous voyez comme c'est simple.
Le Marquis.
à mon tour, alors. -mon cher Monsieur Fressard,
je veux reconnaître le fils de mon neveu.
Aristide.
Vous le pouvez.
Le Marquis.
Ce sont les mêmes formalités à remplir ?
Aristide.

Les mêmes.
Le Marquis.
Je compte sur vous.
Aristide.
à votre service.
Le Marquis.
Tu vois ! ...
Sternay.
Je ferai observer à M Fressard qu' il s' agit de
choses sérieuses, et, comme ami de Jacques et de
sa mère, il devrait parler plus sérieusement et
prendre au moins leurs intérêts.
Aristide.
Pardon, monsieur, pardon ; il n' a été question que
d' un point de droit, et j' y ai répondu
catégoriquement, comme

p166

la loi elle-même eût répondu. C' est mon devoir de
notaire ; maintenant, voulez-vous me consulter sur
les intérêts de mon filleul ? Je les défendrai de
mon mieux, c' est mon devoir d' ami. Je vais donc
avoir deux côtés pour vous être agréable :
se touchant l' épaule droite. côté ami,
se touchant l' épaule gauche. côté notaire.
Je suis prêt, monsieur ; voulez-vous que je réponde
ou que j' interroge ? Je ne suis qu' une mécanique,
je vous en préviens.
Sternay.
Veuillez poser les questions...
Aristide.
Vous êtes deux personnes qui voulez reconnaître le
même enfant ; cas nouveau. à *Sternay.* je
commencerai par vous, monsieur ; vous voulez
reconnaître un enfant ?
Sternay.
Oui.
Aristide.
Avez-vous d' autres enfants ?
Sternay.
Non...
Aristide.
Aimez-vous mieux le légitimer que de le reconnaître ?
Sternay.
Comment ?
Aristide.
En épousant la mère.
Sternay.
Je suis marié.
Aristide.
Avec une autre femme ?

Sternay.
Oui.

p167

Aristide.
Vous ne pouvez donc que reconnaître. *au marquis.*
vous voulez reconnaître un enfant ?
Le Marquis.
Oui.
Aristide.
êtes-vous marié ?
Le Marquis.
Non.
Aristide.
Vous pourriez donc épouser la mère et légitimer
l' enfant ?
Le Marquis.
Oui.
Aristide, *montrant le marquis.*
jusqu' à présent, l' intérêt de l' enfant est de ce
côté. à *Sternay.* la reconnaissance peut être
contestée par tous ceux qui y ont intérêt ; votre
femme conteste-t-elle la reconnaissance ?
Sternay.
Non...
Aristide.
Avez-vous encore des parents ?
Sternay.
J' ai ma mère.
Aristide.
Contestera-t-elle ? *un silence.* répondez.
Sternay.
Oui.
Plaiderez-vous contre elle ?

p168

Sternay.
Je plaiderai.
Aristide.
Le jeune homme consentira-t-il à laisser traîner le
nom de sa mère devant un tribunal pour avoir un nom
qu' il ne demande pas ? -vous n' en savez rien.
L' enfant n' étant pas là, moi, l' ami de l' enfant,
je réponds pour lui : " non ! " *au marquis.*
avez-vous une mère, un père, un fils naturel,
légitime ou légitimé, une femme qui puisse s' opposer
à la reconnaissance ?

Le Marquis.
Non.
Aristide.
Vous pouvez reconnaître ou légitimer à votre choix.
Monsieur ne le peut pas. L' intérêt de l' enfant est
ici.
il montre le marquis.
Sternay.
Alors, je l' adopterai.
Aristide.
Soit. Avez-vous des enfants légitimes ?
Sternay.
Non.
Aristide.
Votre femme consent-elle à l' adoption ?
Sternay.
Oui.
Aristide.
Avez-vous cinquante ans révolus ?
Oui.
Aristide.
Pouvez-vous prouver que vous avez fourni à l' adopté,

p169

pendant sa minorité, six ans au moins de secours et
de soins non interrompus ?
Sternay.
Mais...
Aristide.
Pouvez-vous le prouver ?
Sternay.
Non.
Aristide.
L' adoption est impossible.
Sternay.
Alors, un père ne peut pas reconnaître son enfant ?
Si, monsieur, le jour de sa naissance.
Le Marquis.
C' est ce qu' il y a de plus simple.
Aristide.
Il y a une chose plus simple encore, monsieur le
marquis : c' est de n' avoir d' enfants que par le
mariage ; car, voyez-vous, tant qu' on n' est pas
marié, la loi permet de faire des enfants, elle ne
permet pas d' en avoir.
Sternay.
Singulière loi, qu' une loi qui donne plus de
facilités à un étranger pour reconnaître un enfant
qu' au père lui-même.
Aristide.
La loi a raison, monsieur : un père qui veut donner

son nom à son fils au bout de vingt-cinq ans répare
à peine une mauvaise action ; un étranger qui donne
son nom à un enfant sans père en fait une bonne.
Personne ne dit plus rien ? Adjugé l' enfant à
m le marquis.

p170

Le Marquis.
Eh bien ?
Sternay, *après une pause.*
vous avez raison, mon oncle : et, s' il y a un moyen
que Jacques ait mon nom, il est en votre pouvoir.
Le Marquis.
Tu as trouvé un moyen ?
Sternay.
Oui.
Le Marquis.
Voyons-le.
Sternay.
Et je pense que M Fressard n' y mettra pas
d' opposition : c' est un moyen qui arrangerait tout
selon le désir de tout le monde.
Aristide.
Conciliation, alors ; côté ami...
Le Marquis.
Parle.
Le seul obstacle à la reconnaissance par moi, c' est
ma mère.
Le Marquis.
Oui.
Sternay.
Eh bien, mon oncle, vous pouvez obtenir le
consentement de ma mère.
Le Marquis.
Comment ?

p171

Sternay.
Adoptez-moi, comme elle le désire, à la condition
qu' elle me laissera reconnaître Jacques comme je
le veux.
Aristide.
Passez-moi le sené, je prendrai la rhubarbe.
Le Marquis, *à Fressard.*
voyez-vous encore un obstacle ?
Aristide.
Comme ami ou comme notaire ?

Sternay.
Comme notaire ?
Aristide.
Non.
Le Marquis.
Gredin, tu en arriveras à ce que tu veux !
Sternay.
C' est pour Jacques.
Le Marquis.
J' y consens, à cause de ta femme, qui mérite d' être
comtesse. à *Aristide*. à tout péché miséricorde ;
il aimera peut-être son fils.
Aristide, d' un air de doute.
peut-être.
Sternay.
Ne perdons pas de temps ; je veux voir Jacques avant
qu' il parte. à quelle heure part-il ?

p172

Aristide.
à sept heures et demie.
Sternay.
Il est sept heures, dépêchons. Il est plus convenable
que Jacques ne parte en mission qu' avec le nom
de son père.
Aristide.
Ah ! Ah ! Je tiens le bout de l' oreille. -*teneo*
lupum auribus. - allons.

ACTE IV SCENE I

p173

chez Clara. -salon simple et élégant.
La Marquise, Clara.
La Marquise.
Adieu, chère ; je vous laisse. Vous attendez votre
fils aujourd' hui, il faut qu' il vous trouve seule.
Clara.
Combien je suis touchée de cette nouvelle visite,
madame la marquise ! Je ne sais comment vous en
remercier.
La Marquise.
Il y a longtemps que nous nous serions vues si
j' avais appris plus tôt ce que je sais aujourd' hui.
C' est mon fils qui a été le plus coupable. S' il

m' avait dit autrefois ce qu' il m' a dit, il y a un mois, j' aurais été la première à lui indiquer ce qu' il avait à faire, puisqu' il ne le savait pas. Il faut lui pardonner, maintenant que vous êtes heureuse et que tout va s' arranger, si toutefois les arrangements dont nous sommes convenus vous agréent toujours.

Clara.

Toujours.

p174

La Marquise.

Nous devons oublier le passé, les uns et les autres, et ne plus nous occuper que de l' avenir de ce grand garçon, que nous allons tous aimer de façon à réparer nos fautes. Tout le monde a eu ses torts. Il faut donc que tout le monde aujourd' hui y mette un peu du sien. Nous aurons peut-être encore une petite concession à vous demander ; mais nous parlerons de cela plus tard. Il ne faut pas attrister la joie de son retour. Allons, adieu ; ou plutôt au revoir, car vous me reverrez dans la journée pour la régularisation de tous nos actes. Il n' est pas au courant de ce qui a été convenu en son absence ?

Clara.

Non ; le jour où M Sternay a consenti à la reconnaissance, il est venu nous apporter cette bonne nouvelle une demi-heure après que Jacques était parti.

La Marquise.

Je me le rappelle ; ne voulait-il pas courir après son fils ! Rien ne pouvait plus l' arrêter ! Ces coeurs indécis sont tous les mêmes : le jour où ils se décident à aimer, ils aiment plus que les autres.

Clara.

Et puis il avait un arriéré à combler.

La Marquise.

Elle est charmante ! Mais il n' est pas parti cependant.

Clara.

La mission de Jacques était secrète ; il n' avait dit à personne, pas même à moi, où il allait. J' ai offert à M Sternay, dès que j' aurais reçu une lettre de Jacques et que je saurais où lui répondre, de faire savoir à mon fils les dispositions où était son père à son égard ; mais M Sternay a préféré lui garder cette bonne surprise pour son retour.

La Marquise.

Et croyez-vous que la surprise lui soit agréable ?

Clara.

J' en suis certaine.

La Marquise.

Pauvre enfant, que j' ai hâte de le voir !

Clara.

Et Mademoiselle Hermine ?

La Marquise.

Elle ne sait rien de ce qui se passe ; elle sait
seulement que je consens à son mariage.

Clara.

Que vous êtes bonne, et que je voudrais embrasser
cette jeune fille ! Où pourrai-je la voir ?

La Marquise.

Je vais vous l' amener tantôt.

Clara.

Vraiment ?

La Marquise.

N' êtes-vous pas la mère de l' homme qu' elle aime, et
qu' elle aime bien, je vous en réponds ! Mais il le
mérite, car je l' aime déjà, moi depuis que je vous
connais. êtes-vous contente de nous ?

Clara.

Vous le demandez !

La Marquise.

à tantôt, chère, à tantôt.

*elle embrasse Clara sur le front. En ce moment
Aristide paraît.*

ACTE IV SCENE II

les mêmes, Aristide.

Aristide, *à lui-même.*

de mieux en mieux.

La Marquise.

Ah ! C' est vous, mon cher Monsieur Fressard ; je
suis bien aise de vous voir. Tous nos petits actes
sont prêts ?

Aristide.

Oui, madame.

La Marquise.

à tantôt, alors.

elle salue et sort.

ACTE IV SCENE III

Aristide, Clara.

Aristide, *la regardant s' éloigner.*

elle ne sort donc plus d' ici ?

Clara.

C' est la quatrième fois qu' elle vient.

Aristide.

Lui as-tu rendu ses visites ?

Clara.

Je le voulais, mais elle s' y est opposée. Elle ne veut pas que je me dérange.

Aristide.

Elle ne veut pas qu' on te voie chez elle, voilà tout. Tu donnes dans ces amitiés-là, toi ?

p177

Clara.

Quel intérêt aurait-elle à me flatter ? Je ne puis rien pour elle, moi !

Aristide.

Tu peux empêcher ton fils d' entrer dans leur combinaison.

Clara.

Je m' en garderai bien.

Aristide.

Tu es contente, alors ?

Clara.

J' ai droit de l' être ; je n' ai eu qu' un rêve, qu' une ambition toute ma vie, ç' a été que Jacques portât le nom de son père ; il va le porter, je puis mourir demain, je mourrai heureuse.

Aristide.

Et tu leur rendrais un fier service !

Clara.

Pourquoi ?

Aristide.

J' ai mon idée, moi : je ne crois pas qu' à l' âge de la marquise on démente, en vingt-quatre heures, les théories, les habitudes, les préjugés de toute sa vie, sans une raison d' intérêt, et d' intérêt puissant. Elle te flatte, pas autre chose. Elle n' est pas femme à devenir sensible tout à coup. Qui n' a pas de coeur étant jeune, n' en a jamais. Le coeur n' est pas un fruit d' hiver, il ne pousse pas dans la neige.

Clara.

Que crois-tu donc ?

Aristide.

Et Madame Sternay, est-elle venue te voir, elle ?

Clara.

Non ; elle est à la campagne, chez sa mère, ou près de son père malade, je ne sais plus bien : c' est un prétexte.

Aristide.

Probablement, mais au moins ce n' est pas de l' hypocrisie. Elle ne saurait pas se jeter à ton cou, comme le fait la marquise, elle attend que les circonstances vous rapprochent, elle a raison, et je la tiens pour une bonne femme ; mais le père, mais la marquise... ah ! Si j' étais Jacques...

Clara.

Je t' en prie, ne lui donne pas de mauvais conseils.

Aristide.

Tu peux être tranquille, ce serait la première fois.

Je me suis promis de ne rien dire, je ne dirai rien ; mais tu ne peux pas m' empêcher de voir et de juger les faits, les simples faits. M Sternay n' a pas reconnu son fils pendant vingt-cinq ans ; au bout de vingt-cinq ans, il consent à le reconnaître.

Pourquoi ? Parce que son fils est en position de lui faire honneur, et parce qu' il y gagne le titre de son oncle. La marquise, sa mère, a voulu te faire chasser de chez elle, quand tu es venue réclamer contre l' abandon de ton enfant, et, aujourd' hui, elle reconnaît Jacques pour son petit-fils ; depuis quand ? Depuis que son frère consent à donner à M Sternay son titre, et par conséquent sa fortune, qui est de six à sept cent mille francs.

Elle vient te faire quatre visites en quatre jours.

Pourquoi n' est-elle pas venue plus tôt ? Parce qu' elle ne savait pas ce qu' elle a appris, il y a quatre jours, que Jacques vient de remplir une mission importante ; que tous les journaux parlent de lui... qu' il ne peut que jeter de l' éclat sur sa famille... qu' il va être très bien en cour et que, par son influence, on obtiendra tout ce qu' on voudra. La marquise aime peut-être son fils...

M Sternay aime peut-être sa mère... mais qu' elle t' aime, toi, mais que M Sternay aime

Jacques, non ! ... non ! ... mille fois non ! ... c' est de l' orgueil, c' est du calcul, c' est de l' ambition, c' est tout ce qu' on voudra, mais ce

n' est pas de l' amour paternel ; je m' y connais ;
je sais ce que c' est que d' être père, je le suis
assez souvent ; on ne m' en remontrera pas là-dessus.
J' ai dit.

Clara.

Est-il de l' intérêt de Jacques que sa position
sociale soit régularisée, que la famille de son père
l' admette comme un enfant légitime ?

Aristide.

évidemment.

Clara.

Alors, mon bon ami, quelle que soit la raison qui
fasse agir cette famille, nous gagnons trop au
résultat pour discuter les causes.

Aristide.

Et tu crois que ces gens-là vont te recevoir comme
si tu étais des leurs ?

Clara.

La marquise vient de me le dire il y a cinq minutes.

Aristide.

Eh bien, nous en reparlerons dans un mois.

ACTE IV SCENE IV

Les mêmes, Le Marquis.

Le Marquis, *entrant*.

est-il arrivé ?

il tend la main à Clara.

Clara.

Pas encore.

p180

Le Marquis.

Bonjour, mon cher Monsieur Fressard. -il ne peut
pas tarder ; le ministre l' attendait ce matin à
dix heures.

Clara.

Vous avez vu le ministre ?

Le Marquis.

Il est enchanté de Jacques.

Clara.

Qu' a-t-il donc fait ?

Le Marquis.

Des choses superbes, dit-on ; mais il faut lui laisser
le plaisir de vous les conter lui-même.

Aristide.

Et M Sternay, l' avez-vous vu ?

Le Marquis.

Je l' aperçois de temps en temps ; il court, il se

démène ; il va chez l' un, il va chez l' autre.
" mon fils par-ci, mon fils par-là. -vous aviez donc un fils ? -mais oui ; comment ! Vous ne le saviez pas ? Un grand garçon ! " j' ai toutes les peines du monde à lui faire comprendre qu' il doit se taire ; rien n' est encore fait.

Clara.

Est-ce que vous revenez sur votre décision ?

Le Marquis.

Non, madame, loin de là ; ce que j' ai consenti à faire pour tout concilier, je serais très fier que Jacques l' acceptât ; mais...

Clara.

Mais ! ...

Le Marquis.

Mais il est seul juge maintenant dans la question, et mon avis est que nous serons trop heureux qu' il entre

p181

dans notre famille pour ne pas attendre qu' il y entre volontairement.

Aristide, à *Clara*.

que te disais-je ? *au marquis*. à la bonne heure, monsieur le marquis. Voilà comme parlent les gens de coeur.

ACTE IV SCENE V

Les mêmes, Sternay.

Sternay, *entrant, courant à Clara et lui prenant les mains. Aristide va s' asseoir près du feu dans un grand fauteuil.*

ah ! Chère Clara ! Où est-il ? ...

Clara.

Est-ce qu' il est arrivé ?

Sternay.

Mais oui.

Clara.

Vous l' avez vu ?

Sternay.

Non ; je le croyais ici. L' huissier du ministre vient de me dire qu' il l' avait vu et qu' il était reparti. Il sera peut-être allé tout de suite voir Hermine chez la marquise.

Clara.

Non, il viendra ici d' abord.

Sternay.

Vous croyez ?

Clara.
J' en suis sûre.
Aristide, *à part*.
il ne manquerait plus qu' il ne vînt pas voir sa mère
avant tout le monde !

p182

Le Marquis.
L' huissier t' aura dit cela pour se débarrasser de
toi, il ne te connaît pas.
Sternay.
Comment, il ne me connaît pas ! Il sait bien que je
suis le père de Jacques.
Le Marquis.
Tu l' as dit même à l' huissier ?
Sternay.
La première fois que j' ai demandé une audience au
ministre.
Le Marquis.
Tu as donc vu le ministre ?
Sternay.
Naturellement, pour avoir des nouvelles de Jacques,
puisque je ne savais pas où lui écrire.
Le Marquis.
Alors le ministre sait ? ...
Sternay.
Il sait tout ; il m' a tenu au courant de la mission
de Jacques depuis qu' elle peut être connue. Il m' a
communiqué les dépêches de mon fils.
Clara, *souriant*.
de notre fils.
Sternay.
Oui, chère amie, oui. C' est merveilleux de clarté,
d' intelligence, d' habileté ! J' ai vu aussi les
lettres de notre ambassadeur et du sultan lui-même,
traduites, bien entendu. Ils reconnaissent tout
simplement que Jacques les a sauvés.
Clara.
Qu' a-t-il donc fait ?

p183

Sternay.
Il ne vous l' a pas écrit ?
Clara.
Non, ce n' était pas son secret.
Sternay.
Alors, vous ne savez rien ?

Rien.
Sternay.
Mais Jacques vient de sauver l' Europe !
Clara.
Mon fils !
Sternay.
Notre fils, chère amie ! Mais oui, Ibrahim-Pacha
allait franchir le Taurus, et le Taurus franchi,
c' était la guerre européenne. C' était l' Angleterre
contre la Russie, c' était la France forcée de
prendre fait et cause ; c' était l' Autriche...
certes, la France était en position ; mais le
commerce, les intérêts...
Aristide, *à part*.
barbote, va, barbote...
Clara.
Et c' est Jacques ?
Sternay.
C' est Jacques qui, au moment où les autres
puissances ne savaient plus où donner de la tête, a
eu une idée et l' a communiquée au ministre.
Clara.
Et cette idée était ? ...
Sternay.
Cette idée était... bonne, à ce qu' il paraît.

p184

Clara.
Vous ne la connaissez pas ?
Sternay.
Non.
Aristide, *à part*.
avec ça que le ministre va lui raconter ses
affaires...
Sternay.
Mais ce qu' il y a de certain, c' est que, depuis que
Jacques a vu Méhémet-Ali...
Aristide.
Je croyais que c' était Ibrahim.
Sternay.
Méhémet est le père ; Ibrahim est le fils.
Aristide, *haut*.
et père et fils, c' est la même chose.
Sternay, *apercevant Fressard*.
ah ! C' est vous, mon cher Monsieur Fressard ? Je
ne savais pas qui me parlait ; je ne reconnaissais
pas la voix de mon oncle.
Aristide.
Mais vous répondiez tout de même, emporté par
l' amour paternel. Vous allez bien, du reste ?
Sternay, *lui tendant la main*.

et vous ?

Aristide.

à merveille ! ... vous disiez donc ? ... vous parliez du Taurus...

Sternay.

Eh bien... je disais qu' il s' agissait d' obtenir de Méhémet-Ali qu' Ibrahim ne franchît pas le Taurus ; c' était une négociation très difficile, tout le monde avait échoué. Jacques

p185

est parti. Je ne sais pas ce qu' il a dit à Méhémet-Ali, mais ce qu' il y a de certain, c' est qu' Ibrahim a déposé les armes et que la paix est faite. Or, je le répète, la paix faite en Orient, c' est la paix du monde ! C' est la civilisation avancée de cinquante ans peut-être ! Car, voyez un peu...

Aristide, *à part*.

il s' exerce pour la chambre...

Clara, *au marquis*.

croyez-vous que tout cela soit vrai, monsieur le marquis ?

Le Marquis.

Je ne sais pas si votre fils, chère madame, a fait absolument tout ce que dit Sternay, mais il a certainement rendu un grand service à son pays. On peut tout attendre d' un homme de coeur à qui le malheur a donné le courage et l' ambition.

C' est une preuve de plus qu' il ne faut évaluer un homme que sur son oeuvre, quelle que soit son origine. Qui sait si cet enfant du peuple, qui court nu-pieds dans la rue avec les gamins de son âge, n' ajoutera pas un jour une découverte au catalogue de l' humanité, et si ce pauvre petit être, que sa mère fait inscrire en pleurant parmi les enfants sans nom, ne porte pas dans son cerveau la destinée d' un monde ! Dieu est partout ; laissons-le faire et ne le jugeons que lorsqu' il a fini. L' autre soir, on parlait de Jacques dans une réunion, et je ne sais qui disait, du bout des lèvres : " il paraît que c' est un enfant naturel que son père n' a jamais voulu reconnaître. -tant pis pour son père, a dit l' ambassadeur d' Angleterre, qui était présent ; quand on est le fils de ses oeuvres, on est de la meilleure famille du monde, et le nom qu' on se fait vaut toujours mieux que celui qu' on reçoit... "

Aristide.

Très bien ! Qu' en pensez-vous, Monsieur Sternay ?

Sternay.

C' est très joli, au point de vue politique peut-être, mais non au point de vue moral et social ; et la preuve, puisqu' on ne parle ici que par preuves, c' est que Jacques, quand le ministre lui a fait demander ce qu' il voulait, a répondu qu' il voulait un consulat en égypte, lui qui maintenant peut prétendre à tout, à la pairie, à une ambassade, si bon lui semble. Or, pourquoi demande-t-il si peu ? Parce que, comme il me l' a dit lui-même, sa naissance le condamne à l' obscurité. éclairons sa naissance, nous élargirons sa route !

Aristide, *en regardant Sternay et à lui-même.*

a-t-il assez peur maintenant que son fils ne le reconnaisse pas !

Sternay, *à Clara.*

vous avez vu ma mère ?

Clara.

Oui.

Sternay.

Vous êtes contente d' elle ?

Clara.

Elle paraît très bonne pour moi.

Sternay.

Elle vous adore. C' est une bonne femme quand on la connaît. Henriette m' a chargé de l' excuser auprès de vous.

Clara.

Mais elle est auprès de son père, qui est malade ?

Sternay.

Oui.

Clara.

Aristide m' a fait comprendre, d' ailleurs, que, dans les premiers moments, notre position vis-à-vis l' une de l' autre

pouvait être embarrassante pour toutes deux, et qu' il était préférable d' attendre.

Sternay.

Vous êtes dans les idées les plus sensées. Vous avez toujours été une femme supérieure. Ah ! C' est étrange de se retrouver ainsi. Bonne Clara ! Ma mère ne vous a pas dit autre chose ?

Clara.

Non. Avait-elle quelque chose à me dire ?

Sternay.

Non, rien.

Aristide, *à part, en regardant Sternay.*
il faut que j' aie ton dernier mot, à toi.
Sternay, *à Aristide.*
et vous, mon cher Monsieur Fressard, vous ne m' en
voulez plus ?
Aristide.
J' aimais Jacques, je prenais parti pour lui.
Sternay.
C' était tout naturel. Vous ne nous avez pas amené
votre femme ; ça n' est pas bien. Nous aurions été
enchantés de la connaître. Ma mère m' en parlait
hier encore.
Aristide.
Victoire est très timide. Je vous suis vraiment
bien reconnaissant de la façon dont vous me faites
l' honneur de me traiter.
Sternay.
Vous êtes presque de la famille.
Aristide.
Presque me suffit.
Sternay.
Voyons, le temps passe, Jacques va arriver, précisons

p188

bien ce que nous allons faire. Il va voir le ministre
d' abord, c' est son devoir ; ensuite il voudra
embrasser sa mère, c' est trop juste ; nous
signerons nos actes tout de suite : que ce soit
une chose faite ! Puis, comme il aura besoin de
repos, nous partirons, ma mère, Hermine, lui et
moi pour la Touraine, où j' ai une terre que je lui
donne en signant le contrat. Il se mariera là-bas...
Clara.
Et moi, mon cher Monsieur Sternay ? Que faites-vous
de moi, dans tout cela ?
Sternay.
Vous venez avec nous, évidemment. Est-ce que je ne
l' avais pas dit ?
Clara.
Non.
Sternay.
C' est un oubli.
Aristide.
Dites-moi, mon cher Monsieur Sternay... *le*
prenant à part. il y a une chose à laquelle je
pense depuis quelque temps, et la conduite toute
naturelle de Madame Sternay à l' égard de Clara,
et la réflexion que Clara vient de faire, me
décident à vous en parler : ceci est tout à fait
entre nous, n' est-ce pas ?
Sternay.

Certainement.

Aristide, *baissant la voix*.

ne trouvez-vous pas que la position de Clara va être bien fautive dans votre maison ?

Sternay, *avec un soupir*.

à qui le dites-vous !

Aristide.

Et ne croyez-vous pas que si, après le service qu'il vient de rendre à son pays, Jacques demande si peu, c'est...

p189

Sternay.

C'est à cause de sa mère. J'en suis sûr, le pauvre garçon a compris...

Aristide.

Nous nous comprenons.

Sternay.

Je croyais que ma mère avait déjà touché deux mots à Clara.

Aristide.

Elle a voulu d'abord être bien avec elle ; c'est de la délicatesse et du tact. Mais voulez-vous que je sonde le terrain ?

Sternay.

Vous pensez pouvoir obtenir ? ...

Aristide.

Clara n'offrait-elle pas autrefois de vivre à l'écart, de se retirer pour que son fils épousât votre nièce ?

Sternay.

Oui ; mais, depuis, son fils a pris de l'importance.

Elle est fière d'être sa mère, elle voudra le dire à tout le monde.

Elle n'a pas d'orgueil, elle l'aime, voilà tout.

On obtient tout de ces amours-là.

Sternay.

Ma mère voulait d'abord laisser faire le mariage, et, après, tout doucement...

Aristide.

Si l'on doit prendre un parti, mieux vaut le prendre tout de suite. En tout cas, dans les actes, j'ai laissé le nom de la mère en blanc.

Sternay.

Dans les actes, cela ne fait pas grand' chose.

p190

Aristide.

Il est inutile cependant de dire qu' elle a été ouvrière, à cause de votre position. Jacques est votre fils, voilà ; votre nom couvre tout. Sa mère, était-ce une grisette, était-ce une grande dame ? On n' en sait rien.

Sternay.

J' avais trouvé un moyen : qu' elle passât pour une de ses parentes aux yeux du monde, pour sa tante, par exemple, pour la soeur de sa mère. Ce titre de mère, à côté de ma femme, c' est bien embarrassant. Qu' elle fasse un petit voyage d' un an.

Aristide.

Ou deux.

Sternay.

Ou deux, avec une de ses amies, ou qu' elle aille chez vous à la campagne, avec Madame Victoire. Et puis, que dire à Hermine ? Comment lui expliquer ? ... vous êtes un homme de coeur, mon cher Fressard, arrangez cette affaire. Je me fie à vous. Comptez sur moi ; Clara ne paraîtra même pas au contrat.

Sternay.

Mais que dire à Jacques ? Il l' aime !

Aristide.

Elle trouvera une raison.

Sternay.

En somme, c' est une bonne femme... quel malheur ! ... quel malheur !

Aristide.

Comptez sur moi ! Seulement, allez tout de suite prévenir madame votre mère pour qu' elle ne dise rien. Il vaut mieux que le conseil vienne d' un vieil ami.

p191

Sternay.

Vous avez raison, j' y vais. Si jamais vous avez besoin de moi...

Aristide.

On ne sait pas ! Quand vous serez à la chambre... je suis maire de ma commune depuis sept ans.

Sternay.

Un peu de ruban rouge ne ferait pas mal. *d' un air protecteur.* nous verrons. *au marquis.* venez-vous, mon oncle ?

Le Marquis.

Où vas-tu ?

Sternay.

Venez toujours, j' ai à causer avec vous. *bas.* laissons M Fressard avec Madame Vignot, il a

quelque chose à lui lire.

Aristide, à *Sternay*.

je vais descendre avec vous. Si je lui parlais tout de suite de ce que nous venons de dire, elle verrait que c' est concerté entre nous. *haut*. je descends avec vous, messieurs. J' ai quelques papiers à aller prendre.

Sternay, à *Clara*.

à bientôt, chère...

Clara.

à bientôt.

Sternay.

Que Jacques nous attende s' il arrive avant nous.

Aristide, à *Clara*, *bas*.

il y a du nouveau.

Clara.

Quoi donc ?

Aristide.

Je vais revenir.

p192

Le Marquis.

Au revoir, chère madame.

Clara.

Au revoir, monsieur le marquis.

ils sortent. Pendant ce temps, Jacques ouvre la porte de gauche et s' approche de sa mère sans qu' elle le voie.

ACTE IV SCENE VI

Jacques, Clara.

Jacques, à *demi-voix derrière Clara*.

maman !

Clara, *se retournant*.

Jacques !

ils se jettent dans les bras l' un de l' autre.

Jacques.

Pas si haut ! Je ne veux pas qu' ils nous entendent.

J' étais ici, j' attendais qu' ils fussent partis.

Je voulais te voir tout seul... je les aime bien, mais je t' aime mieux et je veux t' embrasser à mon aise.

Clara.

Comme tu dois être fatigué !

Jacques.

Non. Il y a des retours qui reposent tout de suite du voyage.

Clara, *touchant la boutonnière de Jacques*.

qu' est-ce que tu as là ?

Jacques.

Ce sont des petits rubans. Il y en a un peu de tous les pays et de toutes les couleurs.

Clara.

Cher enfant, c' est donc vrai ?

p193

Jacques.

Quoi ?

Clara.

Ce que nous disait ton père ?

Jacques.

Comment, mon père ? Quand cela ?

Clara.

Tout à l' heure.

Jacques.

Il était donc ici ?

Clara.

Oui.

Jacques.

Je n' ai pas reconnu sa voix. Comment se trouvait-il chez toi ?

Clara.

Il s' est passé bien des choses depuis ton départ.

Je te les conterai tout à l' heure. Oui, ton père nous disait que tu venais de sauver l' Europe.

Jacques.

Et tu l' as cru ?

Clara.

Je suis prête à croire bien autre chose.

Jacques.

Je n' ai rien sauvé, ma pauvre mère ; j' ai rempli avec intelligence une mission dont on m' avait chargé, voilà tout.

Clara.

Mais tous les journaux parlent de toi !

Jacques.

Cela te fait plaisir ?

p194

Clara.

Oui.

Jacques.

Alors, ils ont raison.

Clara.

Chaque jour, on venait savoir de tes nouvelles. Il

y a là des cartes et des lettres des plus grands personnages. Le ministre m' a écrit un mot charmant. Sois modeste avec tout le monde ; mais avec moi c' est inutile, et surtout embrasse-moi encore !
ils s' embrassent.

Jacques.

Chère mère !

Clara.

Voyons, dis-moi tout.

Jacques.

Eh bien, je crois que j' ai été assez adroit, mais il ne faut rien s' exagérer. En France, on est ainsi ; on porte aux nues les hommes nouveaux, quitte à les laisser retomber sans les prévenir, pour courir à un autre. Profitons de la situation, ma chère mère, mais ne nous laissons pas tourner la tête et remercions les événements qui m' ont aidé. J' ai bien mené ma barque, mais j' avais le courant pour moi. Aussi, quand le ministre m' a dit de choisir ce que je voulais, je lui ai demandé un simple consulat, où nous irons vivre tranquillement, jusqu' à ce qu' il se présente une nouvelle occasion d' être un héros.

Clara.

Tu as toujours raison ! Et tu m' emmèneras ?

Jacques.

Pourrais-je me passer de toi ?

Clara.

Bien vrai ?

p195

Jacques.

Est-ce que tu en doutes ?

Clara.

Que je suis heureuse et que je suis fière ! Car je suis ta mère, il n' y a pas à dire, n' est-ce pas ? ... pensais-tu quelquefois à moi, là-bas ?

Jacques.

Je t' ai écrit exactement.

Clara.

Et je t' en remercie bien. Mais pensais-tu quelquefois combien je devais être heureuse, plus encore que ne le serait une autre mère ? Car tu es tout pour moi, Jacques ; je n' ai ni père, ni mère, ni mari.

Tu es tout mon passé, tout mon présent, tout mon avenir. Tu es ma seule raison d' être dans ce monde.

Si tu mourais, je mourrais !

Jacques.

Qu' as-tu, chère mère ? Et pourquoi ces tristes pensées au moment le plus heureux de notre vie ?

Clara.

C'est toujours aux moments les plus heureux que nous viennent les pensées tristes, comme pour nous avertir que le bonheur n'a pas toujours été, et qu'il ne sera pas toujours. Et puis...

Jacques.

Et puis... quoi ? ... voyons, qu'y a-t-il ? ...

Clara.

Il y a que ton père consent à te reconnaître, il est venu ici, dans ce but, un quart d'heure après ton départ.

Jacques.

Que me dites-vous là ?

Clara.

La vérité ! Si je ne te l'ai pas écrite, c'est que ton père voulait te faire cette surprise à ton retour.

p196

Jacques.

Quelle surprise, en effet ! Mais la marquise ?

Clara.

La marquise accepte, Madame Sternay aussi, tout le monde est d'accord. Le marquis a été charmant. Il adopte son neveu, il lui concède son titre, pour que la marquise consente à ce que son fils te reconnaisse.

Jacques.

Que de complications, mon dieu !

Clara.

Qu'importe, cher enfant, pourvu...

Jacques.

Pourvu ?

Clara.

Pourvu que tu sois heureux ! Tu épouseras Hermine.

Jacques.

Et toi ?

Clara.

Oh ! Mon dieu... moi ! Je me sacrifierai encore s'il le faut...

Jacques.

Te sacrifier ? Ils t'ont demandé encore quelque chose ? Ils t'ont fait souffrir ? ...

Clara.

Non, ils ne m'ont rien demandé. C'est moi qui ai réfléchi, qui songe à ta position, qui me dis que, pour ton avenir, le nom de ton père te sera plus utile que le mien, et, pour cette jeune fille qui t'aime, qui a été patiente et dévouée, le nom et le titre de sa famille sont préférables. Je n'avais que mon nom, mon pauvre enfant, je te l'ai donné. C'est le nom de gens bien obscurs, bien pauvres,

bien ignorants, et, quand je le lisais accompagné

p197

de tant d' éloges, je ne pouvais m' empêcher de
penser à ceux qui le portaient avant nous, à ma mère,
à mon père, qui ne savait pas lire... et *en*
souriant. qui a un petit-fils qui sauve le
monde. Sais-tu que Dieu a été bien bon pour nous !
Mais tu as toujours aimé ta mère, et voilà ceux
qu' il protège. Tu étais si aimant, si caressant,
quand tu étais petit ! Je te vois encore, jouant
près de la table sur laquelle je travaillais, moi,
jusqu' à deux ou trois heures du matin ; tu
comprenais alors que c' était pour toi que je
travaillais. Tu me prenais dans tes petits bras
et tu me disais : " sois tranquille, va, petite mère,
quand je serai grand, je travaillerai à mon tour,
et tu seras riche ! ... riche ! ... " cher enfant ! ...
ces souvenirs-là font pleurer, mais ils font tant
de bien !

ils se jettent dans les bras l' un de l' autre en
pleurant ensemble.

Jacques.

Mais je ne veux pas que tu pleures, ma chère mère !
Tu vas être heureuse, au contraire, plus que tu
ne l' as jamais été.

Clara.

Oh ! Non, je vois bien que, maintenant que tu es
célèbre, ils ne veulent plus que tu sois mon fils.

Jacques.

Mais tu ne sais donc pas ? ...

ACTE IV SCENE VII

les mêmes, Aristide.

Aristide.

Comment ! On pleure déjà ici, à onze heures du
matin ?

Jacques.

Oui, un peu, pour n' en pas perdre l' habitude.

p198

Aristide.

Il fallait donc me prévenir, je serais revenu plus
tôt, nous aurions pleuré tous ensemble. Enfin, ce
sera pour une autre fois. Alors, tu étais là quand

nous sommes venus tout à l' heure ? Tu nous as laissés partir pour rester seul avec ta mère. Tu as eu joliment raison ; mais le domestique m' a fait un signe, j' ai compris, j' ai accompagné le marquis un peu, et puis je l' ai quitté sous un prétexte quelconque. C' est un excellent homme, mais je voulais t' embrasser avant lui.

il embrasse Jacques.

Jacques.

Répondez-moi, parrain. Qu' est-ce que c' est que cette reconnaissance dont me parle ma mère ?

Aristide.

Ah ! Au fait ! Tu vas t' appeler M Sternay ; m le comte Sternay, même, car tu vas être noble, par suite de la combinaison que M Sternay a trouvée. Oui, oui, oui, tout est convenu : ton mariage, ton nom, ce que tu dois demander au gouvernement ; tu n' as plus à t' inquiéter de rien. Tu vas aller vivre avec M Sternay et sa femme ; quel honneur ! C' est ton petit papa qui a arrangé ça ! Il t' aime joliment, ton petit papa ! ça lui est venu un peu tard, mais, sapisti ! Il se rattrape. Il va amener la marquise. Tiens-toi bien ! Quant à ta mère, tu comprends, elle t' a élevé depuis vingt-cinq ans, elle ne t' a pas quitté, elle t' aime ; mais elle ne peut servir à rien maintenant : chacun son tour ; elle va s' en aller en province, à l' étranger ; pourvu qu' on ne la voie plus, c' est l' important... voilà.

Jacques.

C' est complet, alors ?

Aristide.

Oh ! Complet, je t' en réponds.

p199

Jacques.

Vous avez dû bien rire quand vous avez vu tout cela !

Aristide.

Non, je t' ai attendu pour en rire avec toi.

ACTE IV SCENE VIII

Les mêmes, Sternay.

Sternay, *entrant*.

enfin, mon cher Jacques !

il le prend dans ses bras avant que Jacques ait pu s' en défendre.

Jacques, *poli, mais froid*.

bonjour, mon cher Monsieur Sternay, bonjour ; je

suis enchanté de vous voir.

Sternay.

Comment ! " mon cher Monsieur Sternay ? ... " mais tout le monde connaît la vérité... dans mes bras ! ... dans mes bras ! ...

Jacques.

Tout à l' heure, tout à l' heure... et madame la marquise, comment va-t-elle ?

Sternay.

Elle vient avec ma nièce, mais j' ai tous ses pouvoirs. Le marquis les accompagne ; moi, j' ai voulu venir avant eux, tant j' avais hâte...

Jacques.

Alors, monsieur, puisque c' est vous qui représentez tout le conseil de famille et que je suis revenu exprès pour me marier et pour chercher ma mère, je profiterai de ce que Mademoiselle Hermine n' est pas encore arrivée, pour vous renouveler officiellement la demande que je vous ai faite autrefois. Je me nomme Jacques

p200

Vignot, je n' ai que ma mère, ma fortune est de cinq cent mille francs, je suis chevalier de la légion d' honneur et consul. J' aime mademoiselle votre nièce, je suis aimé d' elle ; j' ai l' honneur de vous demander sa main.

Sternay.

Mais nous vous l' accordons, mon cher Jacques, c' est convenu ; seulement, vous vous êtes trompé, vous ne vous appelez plus Jacques Vignot, vous vous appelez Jacques Sternay.

Jacques.

Moi, monsieur ! Depuis quand ?

Sternay.

Depuis que j' ai consenti à vous reconnaître, vous jugeant digne de mon nom.

Jacques.

Vous êtes vraiment bien bon, monsieur ; mais vous auriez dû me prévenir plus tôt.

Sternay.

Parce que ? ...

Jacques.

Parce que, n' ayant pas de nom, je m' en suis fait un, et que celui-là me suffit.

Sternay.

J' ai dit partout, moi, que vous étiez mon fils.

Jacques.

Je suis forcé de vous dire, monsieur, que vous avez eu tort ; car, moi, je ne me suis permis de dire nulle part que vous étiez mon père.

Sternay.
Mais le mariage ne peut se faire sans cette reconnaissance.
Jacques.
Alors, je ne puis rien décider avant d' avoir pris conseil...

p201

Sternay.
De qui donc ?

ACTE IV SCENE IX

Les mêmes, Le Marquis, La Marquise, Hermine.
Jacques, voyant entrer Hermine, le marquis et la marquise.
de ma femme : puisqu' elle doit porter le même nom que moi, elle a le droit de choisir dans le nombre.
La Marquise, à Clara.
bonjour, chère...
elle lui donne la main.
Clara.
Bonjour, madame...
Jacques, allant à Hermine.
vous arrivez bien, Hermine. Je viens de demander de nouveau votre main à votre oncle, il me l' a accordée ; cependant, il est encore un consentement qu' il me faut obtenir.
Hermine.
Lequel ?
Jacques.
Le vôtre.
Hermine.
Ne l' avez-vous pas depuis longtemps ?
Jacques.
Mais, quand vous me l' avez donné, vous ignoriez bien des choses que vous ignorez encore, et qu' il faut que vous sachiez. Quand vous les connaîtrez, vous serez libre de reprendre votre parole.
Hermine.
Qu' est-ce donc ? Parlez.

p202

Jacques.
Depuis le jour où je me suis permis de vous dire que je vous aimais, Hermine, bien des événements

inattendus ont traversé ma vie. à l' époque où je vous ai connue, je croyais n' avoir rien à faire dans ce monde que de vous aimer.

Hermine.

Ne m' aimez-vous donc plus ?

Jacques.

Au contraire, je vous aime davantage ; mais j' ai vieilli de dix ans pendant les dix-huit mois qui viennent de s' écouler. Je ne suis plus un homme du monde, je ne suis plus un jeune homme, malgré mon âge. Je suis un homme de travail et de lutte peut-être. Je n' appartiens plus à mes seuls sentiments, j' appartiens à mon pays, qui récompense avec exagération le service que j' ai eu le bonheur de lui rendre. Il me faut vivre loin de la France, loin des habitudes et des affections de votre jeunesse. N' est-ce pas trop vous demander ?

Hermine.

N' ai-je pas vécu au couvent, pendant dix-huit mois, pour atteindre au jour où je pouvais être votre femme ? Et, entre nous, ce n' est pas bien amusant, le couvent. Croyez-vous que, pendant ces dix-huit mois, je n' aie pas réfléchi et que je n' aie pas deviné qu' il y avait un chagrin à consoler dans votre coeur, un mystère à respecter dans votre vie, un malheur à vous faire oublier dans l' avenir, et qu' il fallait vous aimer, non pas plus, cela m' eût été impossible, mais mieux ; vous me comprenez, n' est-ce pas ? Et qu' il fallait être plus que votre femme, qu' il fallait être votre amie ? J' ai bien réfléchi, Jacques, je vous le répète, et je crois être la compagne qu' il vous faut.

Jacques.

Maintenant, mon devoir est de vous apprendre le malheur que vous aviez pressenti. L' homme que vous aimez,

p203

Hermine, est un enfant naturel. Ma mère n' a jamais été mariée, mon père ne m' a jamais reconnu pour son fils. Voilà pourquoi la marquise s' opposait à notre mariage. Elle me reprochait ma naissance et ne me la pardonnait pas. Consentez-vous cependant à ce que ma mère vous nomme sa fille ?

Hermine.

Elle est votre mère, Jacques ; je n' ai pas besoin de savoir autre chose.

Jacques.

Alors, donnez-moi un conseil... mon père vit encore. Il m' a oublié pendant plus de vingt ans, il m' offre son nom aujourd' hui. Dois-je accepter ce nom et le

titre qui l'accompagne, ou garder le nom de ma mère ?
Hermine.

Vous devez garder le nom que vous avez déjà illustré
et que vous illustrerez encore. Ce nom porté par
vous, c'est l'absolution de votre mère et la
récompense de ce qu'elle a fait pour son fils. Pour
ma part, je n'en veux pas d'autre, tant je suis
fière de celui-là.

Jacques.

Chère enfant ! Votre cœur est bien fait pour le mien,
et vous m'aviez bien compris. *présentant Clara*
à Hermine. ma mère, Hermine.

Clara, *embrassant Hermine.*

ma fille !

La Marquise.

Pardon, mais...

Jacques.

Je sais ce que veut dire madame la marquise : que,
du moment que je n'accepte pas les conditions faites,
elle est dégagée de sa promesse.

La Marquise.

C'est cela, monsieur.

p204

Jacques.

Et que mon refus fait perdre un titre à M Sternay.
Heureusement, pendant que M Sternay voulait bien
s'occuper de moi, j'avais l'idée de m'occuper de
lui, et j'avais trouvé, pour tout concilier, un moyen
qui va nous servir. *à Sternay.* le ministre m'a
demandé avec beaucoup de grâce, monsieur, quelle
faveur particulière je désirais au moment de mon
mariage. Je lui ai répondu que, moi, je n'avais
besoin de rien ; que, cependant, j'entrais dans une
famille honorable, mais bourgeoise ; et j'ai demandé
le titre de comte pour le chef de cette famille,
sachant que depuis longtemps il ambitionnait ce
titre, qui, du reste, avait appartenu à ses ancêtres,
et qu'il n'avait perdu que par le mariage de sa
mère. Le ministre a obtenu de sa majesté cette
exception en ma faveur, et il m'a remis les lettres
qui confirment sa promesse. Les voici, monsieur.
à partir d'aujourd'hui, vous êtes comte.

Sternay.

Vous vous vengez noblement, Jacques ; mais, si vous
ne voulez pas m'appeler votre père, vous me
permettez bien de vous appeler mon fils ?

Jacques, *en souriant.*

oui, mon oncle. - *à Fressard.* eh bien, parrain,
qu'est-ce que vous faites là ?

Aristide.

Moi ? Je pleure.